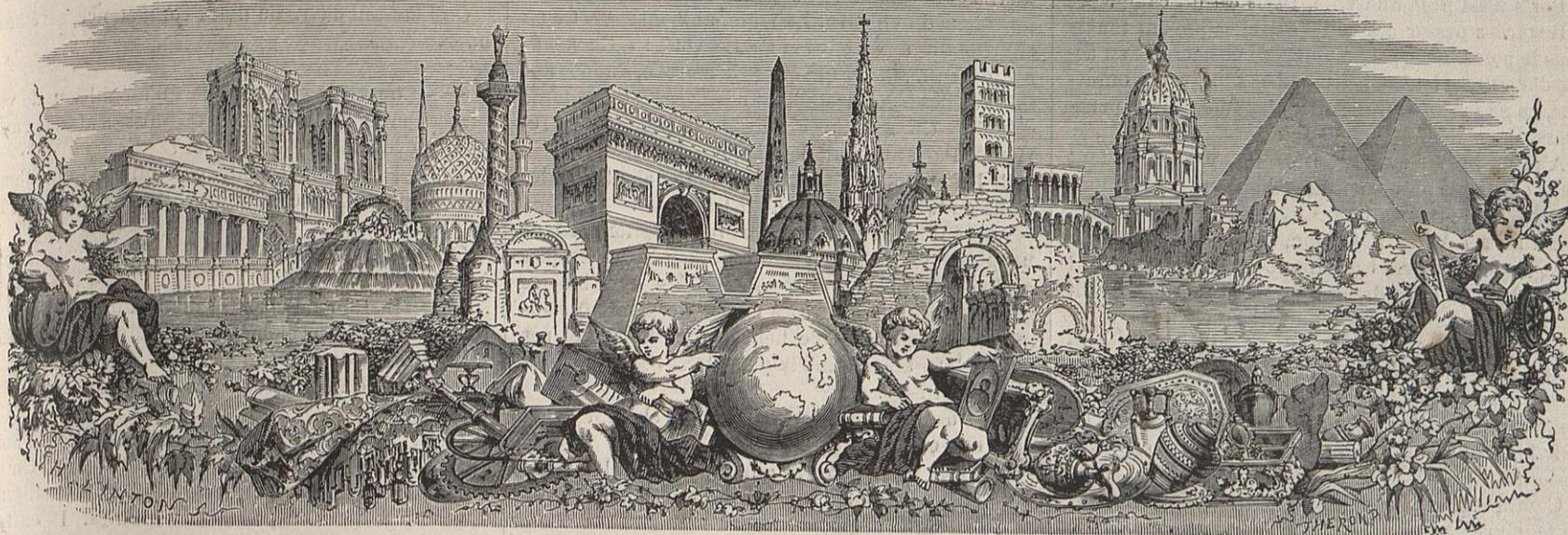


LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE
14^e Année. N^o 698. — 27 Août 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.



PARIS. — Départ, du palais de l'Élysée, du premier bataillon des corps francs, sous les ordres du colonel Lafont.

COURRIER DE PARIS

Paris n'est plus une ville, Paris est un camp.

Regardez passer ces voitures; elles ploient toutes sous le poids. Cinq, six mobiles se promènent entassés dans une victoria à trois places. Sur les omnibus, ce ne sont que francs-tireurs, volontaires, pompiers.

Ah! les braves gens! comme ils y vont de tout cœur! Ils sont accourus, ils accourent. On leur a dit que la patrie était en danger. Adieu famille, adieu foyer! Adieu la femme, adieu les enfants!

Et ces durs marins au visage hâlé, qui viennent dans nos forts défendre le cœur de la patrie, suivant l'expression de leur commandant en chef.

On les rencontre par bandes, flânant avec ce dandinement que donne l'habitude de la mer. Ils s'arrêtent en ouvrant de grands yeux devant les boutiques élégantes. Au Palais-Royal surtout, il faut les voir faire halte devant les magasins de rubans et de décorations!

Comme on sent qu'ils sont prêts à mourir pour cette chose admirable et idéale qu'on appelle la gloire!

Puis encore, ce sont les roulements de tambour de la garde nationale, qui à chaque instant défile par compagnies ou par bataillons; c'est le galop effaré d'une estafette; c'est une ambulance qui passe, se rendant sur le champ de bataille.

Quel est ce chariot pesamment chargé que huit chevaux remorquent? Approchez; vous y verrez symétriquement rangés les boulets coniques, cette nourriture du canon rayé, un gargantua qui ne se rassasie pas. Ils sont terribles ces boulets, énormes, ponctués de distance en distance par des saillies régulières qui doivent ajouter le déchirement à l'effondrement.

Oui, je le répète, Paris n'est plus une ville, Paris est un camp à travers lequel circulent, en blouse ou en redingote, les citoyens qui viennent de chercher aux mairies le fusil avec lequel ils défendront demain les remparts.

Et pourtant, telle est la force d'insouciance de cette capitale étrange, qu'en apparence la vie mondaine n'est pas pour cela profondément modifiée.

Au seuil des cafés, les consommateurs fument paisiblement leurs cigares; on rencontre encore au bois des amazones et des cavaliers. L'avenue de l'Impératrice a sa petite file d'équipages, et les noces, le samedi, circulent autour du lac comme si de rien n'était. Il y en a qui s'indignent de ces contrastes. Ceux-là se trompent; ils prouvent, au contraire, que l'alarme est chose inconnue à la population parisienne. On sait que demain, peut-être, il faudra mourir. Et après? Puisque c'est convenu, et qu'on en a pris son parti...

— Ce pauvre bois de Boulogne! il va être mutilé, lui aussi, pour la défense de la patrie; lui aussi va devenir un invalide de la gloire; ses plus beaux arbres vont tomber sous la hache.

Qui aurait dit jamais, à l'heure où M. Alphand combinait ses avenues et ses pelouses, que le canon ferait par là sa terrible besogne? Qui aurait cru que l'eau de ses innocentes pièces d'eau serait rougie par le sang?

Il a d'ailleurs déjà ses états de service militaire, le vieux bois de Boulogne.

En 1813, il devint le tombeau de plusieurs centaines d'ennemis, frappés par le poignard des Parisiens, qui s'embusquaient, le soir, pour tirer vengeance des insolences du vainqueur.

Cette fois, c'est la mitraille qui sera chargée d'opérer en grand.

— Les émotions se suivent sans se ressembler. Le matin, c'est l'enthousiasme qui salue un régiment qui part; le soir, c'est l'attendrissement qui accueille un train de blessés débarquant à la gare de l'Est.

Je vous donne cette scène pour la plus poignante qu'on puisse imaginer, et je n'ai pu y assister sans que des larmes vinssent à mes paupières.

Le train qui ramène des blessés est signalé d'avance, car il est nécessaire que toutes les précautions soient prises pour ne pas infliger à ces vaillantes victimes les épreuves d'une douloureuse attente. Dans la cour extérieure, des omnibus mis en réquisition stationnent à côté de quelques civières destinées à ceux qui ne pourraient pas supporter les cahots du chemin. La foule, anxieuse, guette en chuchotant à voix basse: « Le voilà! » En général, c'est un officier qui ouvre la marche, s'appuyant soit sur des béquilles, soit sur les bras d'un homme d'équipe. Un soupir s'exhale de sa poitrine en revoyant Paris; la foule l'acclame...

Si les sergents de ville ne contenaient pas les élan de tous, on lui baiserait les mains.

Après lui, se succèdent sans interruption, et dans un pêle-mêle fraternel les sous-officiers, les simples soldats, les officiers supérieurs. Les omnibus se remplissent. On part... les curieux cependant s'obstinent à rester là. Une heure après ils n'ont pas encore tous abandonné la place lorsque s'avance un cortège sinistre.

C'est un blessé qui a succombé en chemin de fer dont on emporte le cadavre...

Ah! que nous sommes loin du temps où la grande ville insoucieuse fredonnait du matin au soir les refrains d'Offenbach!

— Transportons-nous au Corps législatif.

Nouveau spectacle.

La petite cour qui précède le vestibule est devenue un véritable forum. Dans chacun des groupes isolés qui s'y forment, un orateur péroré. Dans la salle des Pas-Perdus, où les députés et les journalistes pénètrent seuls, même animation, mêmes angoisses patriotiques.

Mais voici les ministres qui arrivent.

Le général Palikao est le plus entouré de tous. Une tête vraiment militaire que M. Palikao. Quelque chose qui rappelle vaguement Saint-Arnaud dans l'ensemble. L'œil impassible et sceptique, les cheveux toujours pommadés avec un soin irréprochable, des cheveux d'un gris d'argent qui frisent coquettement. Costume inamovible: une redingote longue, des guêtres blanches, des gants marrons.

Après le général Palikao, celui des membres du cabinet qui est le plus recherché c'est le ministre de l'intérieur, M. Chevreau. Un bel homme à la barbe et aux cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau (les médisants assurent que l'eau des fées a passé par là). L'œil vif et l'on enfant, l'allure dépourvue de toute morgue, M. Chevreau n'affecte en rien les solennités qui donnent à certains fonctionnaires l'allure de l'âne chargé de reliques. C'est une preuve d'esprit, et l'esprit ne court pas les antichambres du ministère.

Voici l'amiral de Genouilly. Une petite figure ratatinée qui rappelle ces bons hommes de caoutchouc qu'on pressait de haut en bas et dont la face s'élargissait en se raccourcissant. Il donne le bras à M. Magne, le *deus ex machina* des combinaisons financières. Le type du vieillard frais, subtil, pointilleux: figure imberbe, rares cheveux blancs portés courts, œil en vrille.

Derrière ces deux excellences M. Clément Duvernois, dont la longue barbe blonde est trop connue pour que j'aie besoin de risquer une description.

M. Jérôme David. Nature nerveuse, impatiente, tourmentée, masque pâle, ponctué d'une petite moustache noire retroussée, coupe de visage vaguement napoléonienne.

Au tour de M. Brame, qui cause avec M. Busson Billault.

M. Beame défie le crayon du portraitiste. Rien de saillant dans son visage soigneusement rasé. Les passe-ports auraient à chacun de ces traits ajouté la formule: ordinaire. Grande pétulance; monte à la tribune comme un zouave à l'assaut de la tour Malakoff. Quant à M. Busson Billault, c'est le type de l'avocat coquet, tout comme M. Grandperret, ministre de la justice, est le type du juge d'instruction qu'on voit dans les drames. Chauves tous deux; favoris blonds pour le premier, favoris noirs pour le second....

Mais quel est ce brouhaha? C'est le général Trochu, qui vient par hasard pour s'entretenir avec M. Thiers; une bonne et loyale tête de militaire in-

telligent. On regarde avec avidité le gouverneur de Paris, qui ne met presque jamais le pied à la Chambre. Il est simple dans ses allures; un peu verbeux peut-être; il parle, il parle, il parle...

Un huissier, cependant, interrompt le dialogue. Probablement qu'il va se passer à l'intérieur de la salle quelque chose d'intéressant.

Ceci cessant d'être de notre compétence, arrêtons-nous.

— Comment voulez-vous qu'au milieu de ces préoccupations absorbantes, on puisse s'attacher aux menus événements d'alentour?

Tant pis, vraiment, pour ceux qui, désireux d'une nécrologie complète, sont en ce moment pris par la mort dans leur lit.

On a trop de deuils à pleurer pour pouvoir songer à eux.

C'est ainsi qu'a disparu, sans la moindre oraison funèbre, une des célébrités des temps futiles. Léotard, le dieu du trapèze, est mort à Toulouse d'une attaque de petite vérole, et les échos sont restés indifférents.

Dame! cela paraît incompréhensible, aujourd'hui, l'enthousiasme que causa jadis un Léotard. On se demande comment la capitale du monde intelligent a pu se passionner pour des culbutes. Il en fut ainsi, cependant, et nous avons à faire plus d'un *mea culpa*.

En ce temps-là, les journaux, qui n'avaient que trois lignes au service d'un acte de dévouement, consacraient des colonnes entières à chanter les bonds du gymnasiarque. Ce fut notamment un véritable incendie d'admiration dans tous les cœurs du quartier Bréda. Tel était leur engouement pour ce sauteur en maillot qu'on avait surnommé les habituées du Cirque *Les dames de Saint-Trapèze*.

Je doute qu'on revioie de longtemps de pareilles idolâtries. Une nation ne traverse pas les épreuves par lesquelles nous passons sans se retremper rudement.

Pour en revenir à Léotard, il avait amassé, dans l'exercice de sa profession aérienne, une véritable fortune. Il laisse, dit-on, quelque chose comme quarante mille livres de rentes.

Sainte-Beuve en a laissé deux mille.

Comparez...

— Il faut toujours en toute chose ici-bas que le comique garde ses droits.

Il n'est pas de situation si dramatique qu'il n'y ait place pour un éclat de rire.

Dieu sait si en ce moment les circonstances sont solennelles! Et pourtant un incident s'y est mêlé qui a des allures vaudevillesques.

On se rappelle que la loi votée par le Corps législatif le 10 août dernier s'exprimait en ces termes.

« Tous les hommes *non mariés* de 25 à 35 ans seront immédiatement appelés sous les drapeaux. »

Or ça veuillez remarquer les mots que nous avons soulignés: tous les hommes *non mariés*!

Et voilà que tout à coup une perturbation universelle a bouleversé tout le clan des faux ménages.

Ils sont comme cela, à Paris, de 25 à 35 ans, au moins cinq ou six mille qui vivaient unis sous le régime des apparences. Dans le quartier, dans leurs relations mêmes, on croyait à la réalité du lien conjugal.

Nous ajouterons même que plus d'une de ces épouses apocryphes se faisaient remarquer par des rigorismes impitoyables, et foudroyaient par des anathèmes pudibonds les femmes qui... les femmes que...

Patatra! éclate comme une bombe la loi que vous svez.

Tous ces messieurs tombent sous ses coups et vont être obligés de prendre le fusil.

Que faire?

Ce sont perpétuellement de véritables scènes de comédie.

X..., un des héros des faux ménages en question, rencontre une amie de sa pseudo-femme:

— Ce cher M. X...,

— Madame...

— Nous avons bien pensé à vous hier.

— En vérité?

— Oui, nous nous disions: « C'est ce pauvre

M. X... qui aurait été malheureux s'il avait fallu qu'il partit, lui qui aime tant ses aises. » Car vous aimez vos aises.

— Euh !

— Ne le niez pas, vous les aimez. Heureusement la loi a fait exception pour les gens mariés. Convenez que c'est une chance pour vous.

— Sans doute... je... le...

— Ne le niez pas ; vous pourrez rendre ici des services à la patrie, vous irez avec la garde nationale sur les remparts.

— J'irai... à moins cependant...

— Auriez-vous l'intention de fuir devant le danger... vous?...

— Nullement... mais ma femme craint... désire...

— Monsieur X..., vous êtes un mauvais patriote et vous méditez un mauvais coup.

— Madame...

La scène continue ainsi avec des péripéties variées auxquelles suppléera facilement l'imagination du lecteur.

Souffrez si les cancons vont leur train en arrière. L'alternative ne laisse pas que d'être dure pour quelques-uns. Démasquer leur situation ou s'acheter un remplaçant, dans les prix de dix mille francs.

Quand je vous disais, que le comique se retrouvait partout.

J'entends d'ici l'explosion des quolibets :

— Eh bien, savez-vous la nouvelle ?

— Laquelle ?

— Les Durand.

— Eh bien ?

— Ils n'étaient pas mariés.

— Pas possible !

— C'est comme je vous le dis.

— Des gens qui prenaient des airs de morgue !

— Ce sont toujours ceux-là.

— Comment l'avez-vous su ?

— Parbleu ! M. Durand, qui était ancien militaire, a été obligé de partir pour l'armée dans les vingt-quatre heures.

— Vrai, je serais curieuse de rencontrer madame, pour voir quelle figure elle fait. Oh ! le monde ! le monde !

Et patati, et patata. Un drôle d'intermède, comme qui dirait, une chansonnette de Berthelier, entre deux actes de tragédie.

Revenons à la tragédie elle-même.

Un des côtés les plus étranges de la guerre actuelle, c'est ce débordement d'espions qui nous a envahis avant même que la Prusse ait passé nos frontières.

L'un d'eux vient d'être jugé par le conseil de guerre de Paris, et condamné à mort. Il était officier. C'est un jeune homme de vingt-sept ans, aux grands yeux doux et fermes à la fois.

A coup sûr, il ne comprenait pas ce qu'il peut y avoir d'odieux dans ce rôle qu'il avait ou choisi ou accepté. Et en effet, nous autres Français qui sommes toujours enclins à faire la guerre en chevaliers, nous ne pouvons pas envisager l'espionnage du même oeil que ceux qui ont grandi au milieu des coutumes prussiennes.

Il faut avoir lu les instructions et confidences intimes de Frédéric le Grand, pour se faire une idée de la situation véritable.

Pour Frédéric, qui est resté le grand chef de file, le grand instructeur, le grand apôtre de sa nation, l'espionnage était le principal nerf de la guerre. Sans cesse il revenait sur ce point avec une sorte de vanité.

C'est lui qui, parlant de son adversaire, disait :

— Ce qui fait l'infériorité de Soubise, c'est qu'il entretient quarante cuisiniers et un seul espion ; moi, j'ai quarante espions et un seul cuisinier.

Depuis lors, l'espionnage est resté au nombre des opérations militaires réputées non-seulement licites chez les Prussiens, mais presque honorables.

Je ne justifie pas, bien entendu ; je constate.

Les officiers qui acceptent de se travestir, et qui désertent le champ de bataille loyal pour remplir ces tristes fonctions, y apportent quelque chose de la conviction du martyr. Ils savent qu'ils seront obscurément et ignominieusement fusillés. C'est

précisément là ce qui rehausse à leurs yeux le sacrifice.

En France, quoi qu'on fasse, on ne parviendra jamais à nous inculquer de pareilles idées, ce dont je nous félicite très-sincèrement d'ailleurs.

Mais ces idées-là font partie du bagage de l'officier prussien, et, comme nous le signalions en commençant, il y a entre les deux pays sous ce rapport une différence de mœurs capitale.

— Ce qui est vraiment admirable chez nous, c'est l'élan de la charité publique et de la sympathie fraternelle en faveur de nos vaillants blessés.

Le mouvement se propageant avec une rapidité merveilleuse, il n'y aura bientôt plus une seule rue de Paris dans laquelle on ne compte pas au moins deux maisons dans lesquelles on établit une ambulance privée.

Chacun veut rivaliser de bon vouloir et de zèle. Les salons où l'on cotillonnait si gaiement l'hiver dernier, se garnissent de lits. Les plaintes de la souffrance y vont remplacer les échos du piano joyeux.

Vous verrez que de tout cela résultera plus d'un de ces mariages à la Scribe, qui faisaient l'émotion des comédies sentimentales qu'on jouait au théâtre de Madame, sous la Restauration.

Nous autres, les sceptiques de 1870, on nous aurait fait hausser les épaules si, il y a seulement six mois, on avait voulu nous servir une reprise de ce genre avec l'officier blessé dont s'éprend la fille de son hôte sur un couplet de facture.

Aujourd'hui, on n'a plus envie de rire de tout cela ; l'émotion est sincère et communicative.

Vous verrez qu'une nation se retrempe dans le sang et dans les larmes.

— Grand émoi au Palais.

On annonce que les magistrats du parquet ne seront point exempts de l'appel sous les drapeaux.

Le *Soir* affirme que le ministre de la guerre ne veut laisser à son collègue de la justice que le nombre de substituts strictement nécessaire, pour incorporer tous les autres.

Nous ne faisons d'ailleurs en cela qu'imiter l'exemple que nous donnent nos ennemis. L'armée prussienne est peuplée de juges, de professeurs, de chimistes, d'historiens, etc., etc.

Mais quand l'heure des grands périls sera passée, et qu'on regardera froidement l'œuvre épouvantable de carnage qui s'accomplit, ne croyez-vous pas sincèrement que l'espèce humaine sera prise d'un mouvement d'horreur définitif pour ces tueries internationales qui viennent brutalement se jeter en travers de tout progrès ?

C'est en cela que la Prusse est une grande coupable. En ressuscitant les idées de conquête par la force, qui ne semblaient plus de notre temps, elle a lancé le monde dans les catastrophes et fait reculer peut-être de cent ans le triomphe de l'idée.

Quelle responsabilité !

— Nos pauvres théâtres !

Ils ont lutté avec ardeur jusqu'au bout, ils ont tenu tête tant qu'ils ont pu à la crise ; mais il vient un moment où la résistance devient impossible à prolonger.

Quelques-uns ont donc fermé leurs portes ; d'autres, il faut bien s'y attendre, suivront, dans un délai plus ou moins long, l'exemple qui leur est donné.

En somme, ce qui devait être fait pour l'honneur a été fait. Les théâtres de Paris, ouverts il y a huit jours encore, c'était la sérénité de la population affirmée en face du péril. Aujourd'hui, cette affirmation faite, nous croyons qu'il serait opportun de supprimer absolument toute distraction.

Une ville qui va regarder l'ennemi en face doit se recueillir et faire en quelque sorte retraite.

Pourquoi des spectacles maintenant ? Aller au Châtelet, voir des clowns de l'Alhambra, qui risquent de se rompre le col ? La belle affaire ! Il y en a bien d'autres, et de plus dignes, qui jouent leur vie en ce moment.

Toutes les fictions, toutes les audaces pâlissent devant la réalité.

Le drame qui seul fait battre tous les cœurs, il est là-bas.

Aussi quel embarras que celui des infortunés directeurs ! Je citerai M. Raphaël Félix. Il répète le *Bossu* en ce moment.

Le *Bossu* fera-t-il un sou ? Je ne le puis croire. Et pourtant on doit payer les artistes au *pro rata* sur la recette. Mais s'il n'y a rien ?

La clôture franche me semblerait tout à fait préférable.

Les demi-mesures n'aboutissent qu'à des désastres. Et d'ailleurs, j'insiste sur ce point, l'heure des amusements est tout à fait passée.

Que tous s'y mettent pour qu'elle revienne plus vite.

— Si j'avais eu voix délibérative dans les conseils, je me serais permis de faire remarquer à qui de droit qu'il n'y avait pas lieu cette année de fêter le 13 août par la distribution de croix anodines qui est l'accompagnement ordinaire de cette date.

On n'en a pas jugé ainsi, puisque la petite averse est tombée à heure fixe.

Mais on en a si bien senti l'inopportunité, que le silence s'est fait partout sur ces décorations.

Il en est résulté que les mieux méritées n'ont pas même été l'objet d'une mention sympathique. Tout au plus, dans un ou deux journaux, une ligne laconique.

Nous voulons, pour notre part, saluer deux des nouveaux chevaliers. Le premier est Semet, l'auteur du *Gil Blas* ; le second est Fichel, l'émule de Meissonnier.

Semet, qui, après un succès éclatant, avait expié par une réaction sa victoire trop soudaine, est un artiste d'une valeur incontestable.

Fichel est un maître au pinceau délicat et brillant.

Dans tout autre moment, il y aurait eu en leur honneur, dans la presse, un véritable feu d'artifice de félicitations.

— Ceci n'est pas de la guerre, mais comme étude d'après nature, on ne peut guère souhaiter mieux.

C'était à Bellevue fête annuelle dimanche.

Deux bambines, dont l'aînée n'avait pas neuf ans, venaient, pour 10 centimes, de passer en revue un de ces dioramas où l'on exhibe Troppmann, l'assassinat de Levallois, la guillotine, etc.

Et la plus jeune (je l'ai entendu de mes oreilles) de dire à sa sœur :

— Il n'est pas bien amusant celui-là... J'ai vu des choses bien plus pénibles. (Sic !)

PIERRE VÉRON.

PANORAMA DU THÉÂTRE DE LA GUERRE

Grande gravure représentant une vue panoramique des États allemands, avec l'indication des points les plus importants du théâtre de la guerre : places, forteresses, flueves, obstacles fortifiés, villes et villages de la Confédération et des duchés.

Cet immense panorama, qui embrasse une partie des États du nord de l'Europe, a été dessiné avec une véritable habileté par M. Deroy.

Le dessinateur s'est supposé placé, à vol d'aérotat, au-dessus de Nancy, à une hauteur qui permet de suivre les mouvements combinés des forces de terre et de mer.

C'est plus qu'une carte ; c'est, pour ainsi dire, une photographie idéale, cependant exacte, des régions vers lesquelles l'attention du monde entier est portée en ce moment.

Prix : 50 centimes.

Envoi franco contre cette somme de 50 centimes, en timbres-poste, adressée à M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire.



La retraite du 2^e corps de l'armée du Rhin. — Ars-Laguenex, route de Metz. — Les paysans fuient devant l'ennemi, après Forbach.



Episode de la prise de Wissembourg. — Défense des paysans dans une ferme de la basse ville. — (Dessin de M. Lix.)



NOS HÉROS. — Le maréchal Mac-Mahon et les 8^e et 9^e cuirassiers, à la bataille de Reichshoffen.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Lorsqu'il eut pris le commandement suprême de l'armée du Rhin, et qu'il se fut assuré de l'état de nos forces, le maréchal Bazaine traça son programme en quelques mots : « Si les Prussiens, dit-il, m'obligent à livrer bataille d'ici au 20, je les battrai ; s'ils attendent jusqu'au 25, je les écraserai ! »

Les Prussiens étaient pressés ; ils n'ont pas voulu attendre, ils ont été battus, ce qui, espérons-le, ne les empêchera pas d'être écrasés. Bazaine a exécuté la moitié de ses promesses ; il n'est pas homme à ne pas les tenir toutes. Un peu de patience.

Après nos échecs de Forbach, de Wissembourg et de Reichshoffen, l'armée française se trouvait partagée en trois tronçons : l'un qui tenait de Thionville à Saint-Avold, l'autre de Sarreguemines à Bitch, le troisième de Haguenau à Strashourg.

Nos défaites nous avaient appris combien ces dispositions militaires étaient dangereuses. Il fallait se masser si on ne voulait pas continuer à être écrasé en détail. Il était de salut public de renoncer à toute offensive qui aurait définitivement compromis la campagne. Le mouvement de concentration était imposé par les circonstances. Le général en chef ordonna un mouvement de retraite stratégique qui réunissait les trois corps d'armée dont la masse devait empêcher la jonction des deux armées prussiennes qui allaient se réunir à Nancy, et déboucher de l'Alsace et de la Lorraine pour nous couper et empêcher notre concentration.

Nos troupes quittèrent vivement leurs campements de Saint-Avold, Remilly et Courcelles ; de Bitch, Sarreguemines, Sarrebourg, Nomeny et Ars, pour se diriger sur Metz, se grouper entre la Seille et la Moselle. Au bout de quelques jours de marches forcées, les corps d'armée des généraux Ladmirault, Frossard, Bourbaki, de Failly, Canrobert, étaient réunis autour de la ville-citadelle. Leur effectif s'élevait au moins à 250,000 hommes.

Pendant que l'armée française opérait son mouvement de concentration, les troupes du prince royal de Prusse quittaient le champ de bataille de Reichshoffen, et exécutaient, sans être inquiétées, leur marche sur la Champagne, cherchant à faire, à Nancy, leur jonction avec l'armée du prince Frédéric-Charles et celle du général de Steinmetz, qui s'avançaient, la première par Forbach, Saint-Avold, Faulquemont, la seconde par Bouzonville, Boulay, toutes deux cherchant à tourner Metz, et à rejoindre le prince royal et marcher avec lui sur Paris.

C'est cette jonction qu'a empêchée le maréchal Bazaine en massant l'armée française sur la rive gauche de la Moselle, et en livrant les combats qui ont décimé l'armée du prince Frédéric-Charles et celle du général de Steinmetz.

Le premier acte de cette lutte sanglante a eu lieu à 3 kilomètres et demi de Metz.

Bataille de Borny. — Le 14 août au matin l'armée française descendait des hauteurs de la rive droite de la Moselle et traversait la rivière sur des ponts de bateaux. On pensait qu'elle allait prendre la route de Verdun pour donner la main à l'armée réunie au camp de Châlons. L'infanterie, la cavalerie, l'artillerie défilaient dans la plaine de Saint-Symphorien, et s'engageaient dans l'île du Sauley, pour revenir par une conversion à droite vers l'île Chambrière.

L'ennemi fut trompé par ce mouvement, et, croyant à une retraite complète sur Verdun, attaqua vers quatre heures. Il donna d'autant mieux dans le piège, que, dès le matin, les bagages avaient ostensiblement défilé à travers la ville ; qu'à deux heures le prince Napoléon, avec un état-major nombreux était sorti par la porte de France et qu'à trois heures l'Empereur, escorté des cent-gardes, de généraux et de troupes, quittait la porte de Thionville pour s'arrêter à Longeville, chez le colonel Hénocque, un des anciens acteurs de l'échauffourée de Strasbourg.

Dès quatre heures, les Prussiens sortirent des bois de Borny et vinrent se ruer sur les troupes restées sur la rive droite. Le 41^e régiment de ligne supporta le premier choc, à Colombey. Il se replia un peu pour se développer en tirailleurs. Le 17^e et le 44^e suivis du 15^e chasseurs vinrent le soutenir pendant que nos autres troupes, sous le commandement du général Ladmirault, opéraient un mouvement qui les rejetait sous les feux du fort de Queuleu. Fauchées par les mitrailleuses et l'artillerie de l'armée, les troupes du prince Frédéric-Charles et de Steinmetz réunis étaient mitraillées par les batteries du fort, chaque fois qu'elles tentaient de se former en carré.

Les bataillons prussiens, qui se succédaient sans relâche, étaient hachés sans merci. Les cadavres s'entassaient sur les cadavres, et il est arrivé un moment où l'artillerie, empêchée par les monceaux de soldats tombés, n'a pu avancer. C'est au moment où les Prussiens, repoussés par les brigades Castagny et Duplessis, battus à Colombey et à Noiseville, essayèrent de tourner notre gauche à Servigny-lès-Barbe, pour tenter le passage de la Moselle par le pont Saint-Julien, que le général Ladmirault si-

mula un mouvement de retraite pour les attirer dans un ravin profond où ses batteries les écrasèrent sous leur mitraille, pendant que le fort de Queuleu les écrasait de son côté jusqu'à huit heures du soir. La 1^{re} et la 2^e batterie de la garde mobile, commandées par les capitaines de Corby et Thirion, ont pris une part active dans le fort de Queuleu à la bataille de Borny. Leur attitude a été digne de celle des plus anciens canonnières de l'armée. A la nuit, l'ennemi se retirait sur toutes ses lignes, qui ne tenaient pas moins de trois lieues d'étendue. Il mettait le feu aux villages de Servigny et de Mey, et abandonnait ses positions de Mercy-le-Haut à Mercy-lès-Metz, laissant 20,000 hommes sur le champ de bataille.

Outre les généraux Castagny et Duplessis, nous avons eu le général Decaen blessé. Il a reçu une balle dans le genou devant le fort Grimont. Malgré cette blessure, dont les suites ne sont pas à redouter, ce général est resté trois quarts d'heure en selle, jusqu'au moment où son cheval a été tué sous lui, et qu'on a été obligé de l'emporter. Le brave colonel Fournier, du 44^e, a été tué. Nos pertes sont évaluées à 4,500 tués ou blessés.

Les forces de l'ennemi étaient de 100,000 hommes. Notre première ligne seule a été engagée.

Le combat de Borny a donc été une belle et bonne bataille, dont la dépêche de l'Empereur, datée de Longeville, nous a annoncé le succès.

Borny est à la campagne de 1870 ce que Valmy a été à la campagne de 1792 : le commencement de nos succès.

Le lendemain de la bataille, un parlementaire prussien demandait un armistice de quinze heures pour enterrer les morts de la veille. L'armistice était accordé, même une prolongation redemandée dans la journée du 15.

Longeville, Rosereuilles. — Le village de Longeville, dont nous donnons la vue pittoresque, et où s'était arrêté l'Empereur, se trouve situé au pied de la hauteur sur laquelle est bâti le fort Saint-Quentin, et que couvrent, du côté méridional, de riches vignobles encadrant de jolies villas. Il se trouve à 5 kilomètres de Metz, et la route de Verdun le traverse. C'est un bourg de 6 à 700 habitants, dont les vigneron et les maraichers forment la majeure partie. Pendant la bataille de Borny, l'église de Longeville était transformée en ambulance, et le drapeau blanc flottait à la flèche du clocher.

Ce village est le premier que l'on rencontre en prenant la route qui mène de Metz à Verdun.



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

— Je n'en disconviens pas ; mais l'idylle a du bon.

— Je lui préfère l'ode. Quelle profession exercez-vous ?

— Aucune... et toutes.

— Ce n'est pas une réponse, dit Bonaparte en rongeant le sourcil.

— Mais si ; je suis un peu musicien, un peu avocat, un peu médecin...

— Et sans doute un peu barbier : la ressemblance avec Figaro est complète.

— Non, je n'aime pas Figaro.

— Monsieur Chanvallon est bien dégoûté.

— J'aime le peuple, et non les valets. Je n'ai jamais voulu servir personne.

— Au moins avez-vous été soldat ?

Le jeune homme parut hésiter.

— Non, dit-il.

— Et pourquoi ? demanda Bonaparte revenant à sa brusquerie.

— Ah ! pourquoi, pourquoi !...

— Répondez.

— Parce que je n'ai aucune des passions que vous avez, général, et que j'ai tous les goûts que vous n'avez pas.

— Expliquez-vous, monsieur Chanvallon.

— Cela est délicat, général ; il faudrait pour cela me permettre une franchise...

— Je vous permets tout, dit Bonaparte ; commencez par les goûts que vous avez... et que je n'ai pas, selon vous.

— Volontiers, dit Chanvallon ; d'abord, je suis paresseux ; et la paresse vous fait horreur.

— Avec raison !

— C'est un point de vue... ce n'est pas le mien.

— Ensuite ? dit Bonaparte.

— Ensuite, dit Chanvallon, je suis... je suis gourmand ; et vous ne restez que vingt minutes à table.

— C'est dix de trop !

— Je ne suis pas convaincu.

— Continuez, reprit Bonaparte.

— Voilà que je n'ose plus.

— Je vous l'ordonne.

— Eh bien ! continua Chanvallon avec une apparente ingénuité, je suis amoureux, et...

— Et vous croyez que je ne le suis pas ?

— Général...

— Ou du moins que je ne le suis guère ? dit Bonaparte en éclatant de rire... Si Joséphine vous entendait !

Chanvallon attendit tranquillement la fin de cette explosion.

— Allons, reprit Bonaparte, je ne regrette plus tant mon incognito : je vous dois quelques minutes de véritable gaieté... Arrivons maintenant, s'il vous plaît, aux passions que vous n'avez pas, et dont je suis pourvu... toujours selon vous.

— Rien de plus facile, dit Chanvallon ; d'abord, je ne suis pas ambitieux.

— Qui vous a dit que je l'étais ?

— Oh ! sire !

A ce mot, prononcé avec le plus grand naturel, Bonaparte rougit subitement.

Il était rare de voir rougir Bonaparte.

— Monsieur, dit-il sévèrement, vous allez trop loin.

— Je croyais y avoir été encouragé, murmura Chanvallon.

— Cessons... ou plutôt revenons à notre point de départ : je veux savoir qui vous êtes.

— Un passant, rien de plus.

— Ce n'est pas un état.

— Je vous demande pardon, général ; tout m'est

En sortant de Longeville, la route monte une pente très-escarpée jusqu'à Moulins, le rendez-vous habituel de la jeunesse messine qui va faire une partie de campagne. On y remarque le château de Grignan, qui appartient au général de Failly.

Au-dessous de Moulins, et au bas de la côte des Génivaux, se tapit, au fond d'une gorge, le village de Rozérieulles, ancien fief des familles nobles de Metz, ruiné au quinzième siècle par Poltron de Xaintraillles, surpris en octobre 1552 par le maréchal Vieilleville, pendant que Charles Quint assiégeait Metz. C'est à Rozérieulles que pendant la bataille de Borny l'Empereur avait établi son quartier général, où, de demi-heure en demi-heure, des aides de camp, venus du champ de bataille, le tenaient au courant de l'action.

Voyage de l'Empereur de Metz à Verdun. — C'est de Rozérieulles que, le 15 août, est parti l'Empereur pour se diriger sur Verdun. Le chef de l'État quitta le village, escorté par un bataillon de grenadiers de la garde et deux régiments de chasseurs d'Afrique. Il prit la route de la plaine, qui passe par Conflans et Étains et aboutit plus directement à Verdun que celle qui domine les coteaux et la Moselle.

L'Empereur était poursuivi par une division prussienne qu'il ne précédait que de quelques heures. Les éclaireurs de cette division, des uhlans, entraient dans le village sur les derrières des chasseurs d'Afrique. Ils suivaient de si près le cortège impérial, qu'à Étains, ils s'assirent à la table non encore desservie que venaient de quitter les officiers d'ordonnance.

Arrivé à Verdun, l'Empereur se rendit à la gare. Il était accompagné du Prince impérial, amaigri, épuisé de fatigue. En gare, il n'y avait plus de matériel des voyageurs. Il avait été dirigé depuis la veille sur Châlons. Il restait un seul wagon de 3^e classe, dans lequel le chef de l'État, après avoir bu un verre de vin, qu'il avait demandé au chef de gare, s'installa avec son fils et quelques personnages de sa suite. Il était midi et demi. Le train impérial, un vrai train de guerre celui-là, arrivait à Reims dans la soirée.

Bataille de Gravelotte. — Après la canonnade de Borny, qui fit tant de mal aux Prussiens, notre armée du Rhin prit tout entière la route de Verdun. Elle traversa la Moselle et franchit rapidement la distance de Metz à Gravelotte, gros village de sept

cents habitants, bâti sur un mamelon boisé, et dont jadis les fortifications commandaient la riante vallée de la Mance. Ce village est à 14 kilomètres de Metz et forme le point de jonction des deux routes qui mènent à Verdun. Arrivé là, le maréchal Bazaine établit son quartier général, et fit disposer les campements dans la vallée et sur les coteaux, sur une étendue de plusieurs lieues, le plateau de Gravelotte formant le centre. Les généraux de Failly et Ladmirault occupaient la droite, le maréchal Canrobert tenait la gauche, et au centre la garde avec les divisions Decaen.

Le 16 août, dès le matin, deux régiments d'infanterie française du corps du général Frossard se laissaient surprendre, entre Vionville et Bezonville, par les Prussiens débusquant des bois, et l'action commençait. L'ennemi avait creusé des trous dans lesquels il avait fait descendre les roues de ses canons et abrité ses pointeurs derrière des monticules de terre. Jusqu'à midi son artillerie nous abîma, et à plusieurs reprises nous fûmes forcés de battre en retraite, tout en tenant vigoureusement. Nous avions devant nous 120.000 hommes commandés par le prince Frédéric-Charles. Au milieu de la journée, arriva un nouveau corps prussien sous les ordres de Steinmetz. Malgré des prodiges de valeur, nous reculions sur toute la ligne, quand, vers trois heures, la face des choses changeait subitement. Nous reprenions l'offensive, et à six heures la bataille était gagnée; mais la victoire avait été chèrement achetée.

Sur plusieurs points, la garde s'est battue à bout portant. L'infanterie, comme la cavalerie, avaient beaucoup souffert. Les dragons et les officiers de la garde ont été le plus éprouvés; les pertes énormes des deux côtés. Les fameux cuirassiers blancs de M. de Bismarck ont été détruits jusqu'au dernier.

Le général Legrand a été tué en chargeant à la tête de sa division. Le général Montaigne a disparu; le général Bataille a été blessé.

Le prince Albert de Prusse, commandant la cavalerie; les généraux prussiens Döring et Wedel seraient tués, et les généraux Grueter et von Rauch auraient été blessés.

Gravelotte, qui, comme nous l'avons déjà dit, est le point d'intersection des deux routes de Metz à Verdun, forme, avec Doncourt et Vionville, un triangle dont il est le sommet. La bataille, ainsi que l'annonçait la dépêche du maréchal Bazaine, a eu lieu sur et entre les deux routes. Quatre jours après, samedi, le 20 août, le ministre de la guerre annonçait à la Chambre que le maréchal Bazaine, ce nouveau Masséna, qui livre une bataille par jour, avait

rejeté les Prussiens dans les carrières de Jaumont, situées près du village de Roncourt, à 14 kilomètres de Brley et 6 de Metz. Les carrières de Jaumont fournissent des pierres de taille aux constructions du génie et aux constructions particulières du département. Elles ont servi de tombeau à des milliers de Prussiens. Désormais elles sont historiques. Et ce brave maréchal Bazaine, que les alarmistes disent bloqué, écrit au ministre de la guerre: « Je suis dans une bonne position, je n'ai rien à redouter de l'ennemi, et n'ai besoin d'aucun secours. Prenez patience! »

Patience donc, patience encore, car la patience dans la situation présente doit enfanter de nouvelles victoires.

Entrée des francs-tireurs lorrains à Metz. — Dans notre dernier numéro, notre collaborateur, Charles Joliet, nous donnait une savante étude sur nos places de l'est, dans laquelle la ville de Metz tenait le premier rang. Ce n'était que justice, et nous voyons aujourd'hui de quelle importance est pour nous cette place forte de premier ordre. C'est autour d'elle que gravite l'armée du maréchal Bazaine, qui ne se contente pas de tuer les Prussiens, mais qui encore tue le temps, l'allié sur lequel comptait le plus M. de Moltke.

C'est en effet sous le camp retranché de Metz que Bazaine tient cette armée prussienne, qui ne demandait qu'à faire sa jonction avec le prince royal, et à marcher sur Paris.

Grâce aux nouveaux ouvrages commencés sous le ministère du maréchal Niel, et qui ont décuplé l'étendue de l'ancienne place, ce magnifique camp retranché n'a pas moins de 9 à 10 kilomètres, des hauteurs du fort Saint-Julien à celles du fort Saint-Quantin; de celles de Plappeville à celles de Queulen. Ajoutez-y les portées du canon et vous aurez un diamètre de 14 à 15 kilomètres.

C'est dans ce périmètre fortifié que se tenaient, le mois dernier, cinq corps d'armée composés de seize divisions et comptant de 150 à 190,000 hommes, outre les 20,000 hommes de garde nationale sédentaire et les francs-tireurs lorrains.

C'est avec le plus grand enthousiasme qu'ont été reçus ces vaillants francs-tireurs. Quand ils sont arrivés du quai Saint-Pierre sur la place de la préfecture, en passant sur le pont qui traverse la Moselle en cet endroit, l'exaltation patriotique tenait du délire. La cité-pucelle accueillait avec orgueil ses enfants. Confiante, elle remettait à leur courage le soin de la vengeance de la Lorraine, et son âme

arrivé, bonheur ou malheur, comme je passais... par hasard, ainsi qu'aujourd'hui.

Bonaparte se mordit les lèvres.

— C'est bien, monsieur, dit-il, vous voulez sans doute laisser à ma perspicacité le mérite de vous deviner. Je vous devinerai, soyez tranquille.

Tout en causant de la sorte, les deux jeunes gens marchaient à travers les bois, sans direction.

Bonaparte tira sa montre.

— Quatre heures, dit-il; il est temps que je rentre à la Malmaison; je gage que l'on s'inquiète déjà de mon absence.

— Et l'on n'a pas tort, murmura Chanvallon.

Le Premier Consul haussa les épaules.

— Vous aussi, prononça-t-il, vous croyez à des dangers?...

— Je crois à un complot permanent contre vous, général.

— Et moi, je crois à mon étoile.

— Vous êtes fataliste? dit Chanvallon.

— Comme un homme qui revient d'Orient.

— Et le poignard qui a frappé Kléber ne vous fait pas réfléchir?

Bonaparte tressaillit.

— Ne me parlez pas de cela, dit-il vivement; pauvre Kléber!... un homme!

— Une victime.

— Adieu, monsieur, dit Bonaparte, évidemment désireux de rompre cet entretien.

— Un mot encore, général, reprit Chanvallon.

— Faites vite, monsieur, je me suis déjà trop attardé.

— En effet, car vous avez ce soir un dîner de gala.

— Qui vous l'a appris?

— Suivi d'une représentation dramatique par quelques comédiens des Français.

— Comment l'avez-vous su? dit Bonaparte, étonné.

— Comme toujours... en passant, répondit Chanvallon.

— Alors, monsieur, vous voyez que mes instants sont comptés.

— Aussi, général, je n'ai d'autre dessein que de vous demander le chemin que vous comptez prendre.

— Le plus court, parbleu!

— Le plus court est celui de droite: il longe Louveciennes, et aboutit, par Saint-Cucuphat, à la Malmaison.

— Effectivement, dit Bonaparte, et c'est celui que je vais prendre.

— A votre place, général, je prendrais le chemin de gauche, qui descend à Bougival et conduit chez vous par la chaussée.

— Mais c'est le plus long!

— Je le sais bien, dit Chanvallon, et cependant c'est celui-ci que je prendrais... à votre place.

En parlant ainsi, la voix et le regard de Chanvallon avaient une expression étrange.

Bonaparte en parut frappé.

Il demeura silencieux pendant quelques minutes; à la fin, comme si une idée subite traversait son cerveau:

— Tenez, mon cher, s'écria-t-il, vous feriez mieux d'avouer tout de suite que vous êtes un agent attaché par Fouché à ma personne. Dans ce cas, je ne perdrais pas mon temps à causer avec vous, et je vous laisserais faire discrètement votre métier, en vous permettant de me suivre... à quinze ou vingt pas de distance.

Ce fut au tour de Chanvallon de rougir et de s'offenser.

— Votre perspicacité vous égare d'une façon injuste, général; j'ai, Dieu merci, le droit de marcher à votre côté, répondit-il noblement.

— Soit, je ne demande pas mieux que de me tromper, dit Bonaparte; mais ce conseil de prendre un chemin plutôt qu'un autre....

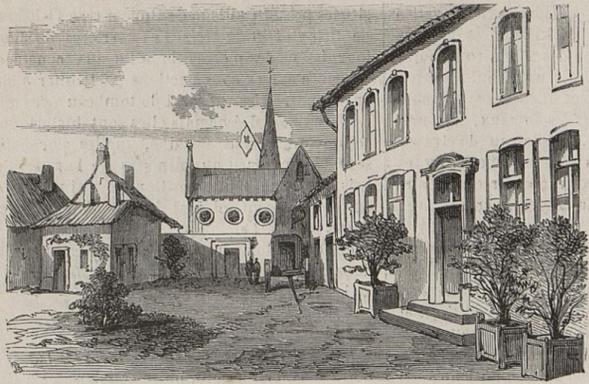
— Sans être fataliste comme vous, j'écoute certains pressentiments, et c'est à un de ces pressentiments-là que j'ai obéi tout à l'heure.

— Alors, je prendrai donc le chemin de Bougival... Vous voyez que je ne suis pas aussi obstiné qu'on veut bien le dire. Mais je ne prétends pas vous déranger de votre route, et....

— Ma route est aussi la vôtre, général, s'empressa de répondre Chanvallon; ne me privez pas de l'honneur de vous accompagner.

— A votre aise, monsieur.

Tous deux recommencèrent à marcher; mais la conversation s'était ralentie entre eux. Cela se comprend: Bonaparte ne se souciait pas de se livrer à un inconnu; — de son côté Chanvallon était tout entier aux impressions que soulevait et développait dans son esprit la présence du jeune conquérant en



L'église de Longeville-lès-Metz, servant d'ambulance après la bataille.

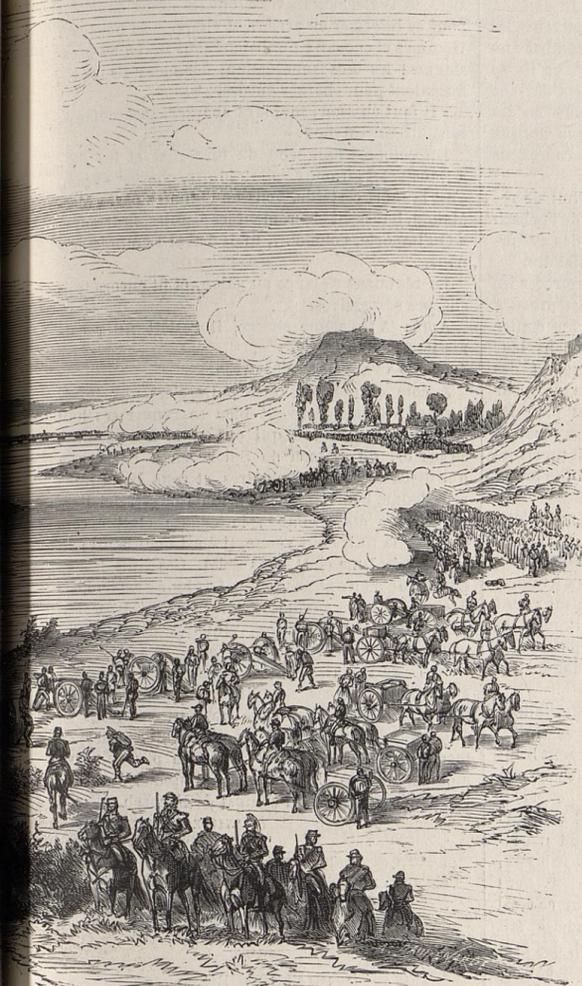


Mars-la-Tour et Gravelottes, du quartier impérial de Rozereuilles.



Les Prussiens. La Moselle.

Bataille de Longeville, sous Metz. — Passage de la Moselle par les troupes françaises. — (D'après les croquis de M. Moulin.)



Batteries françaises. Les forts Saint-Quentin et Queuleu.



Quartier impérial de Gravelottes, 5 minutes après le départ de l'Empereur.



Passage des troupes à Etains — Route de Metz à Verdun.

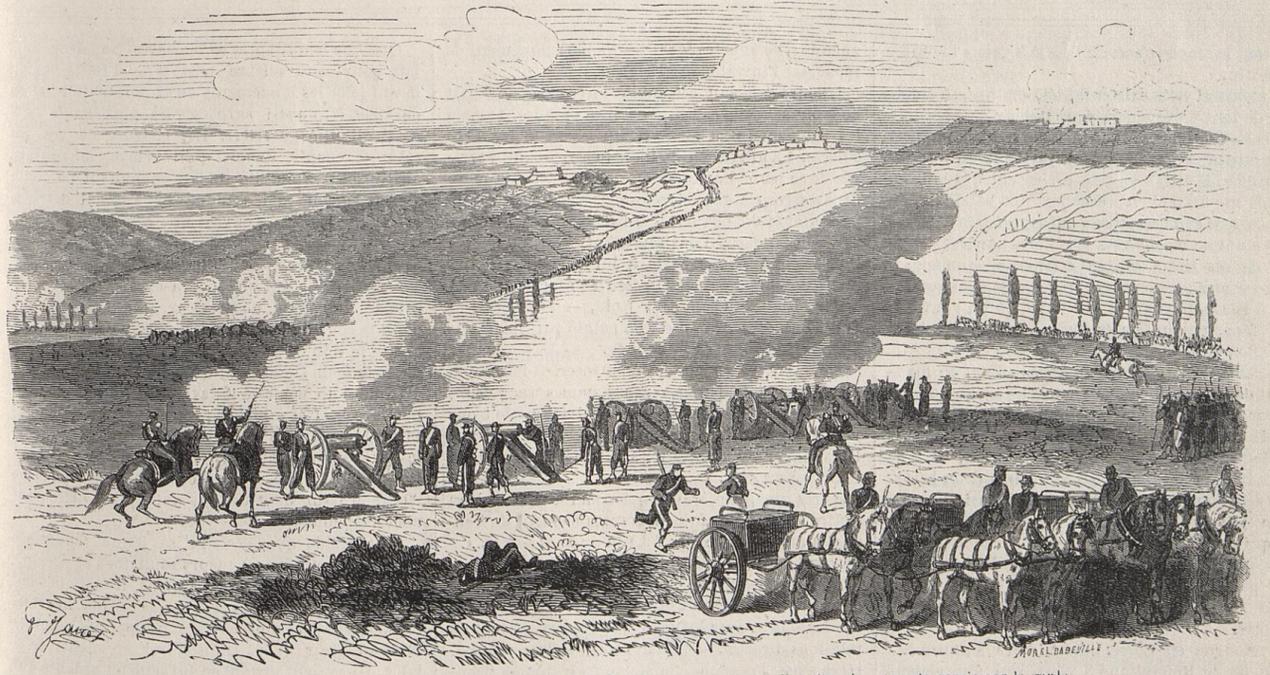


Mars-la-Tour.

Gravelottes

Route de Verdun.

Bataille de Gravelottes. — Vue générale des positions des armées avant le combat.



Positions prussiennes au loin.

Prairies en avant de Metz.

Fort Queuleu et route garnie par la garde.

Bataille de Metz. — Positions françaises de Longeville-lès-Metz.

passait dans celle de ses fils qui sauront bien faire payer cher aux Prussiens leurs insolences barbares.

Les dépêches du roi Guillaume ont beau dire que Metz est cerné par ses troupes. Le maréchal Bazaine lui prouve qu'il y entre et qu'il en sort quand il lui plaît. Les batailles de Borny, de Gravelotte, de Jaumont, sont écrites en assez gros caractères et avec assez de sang allemand, pour que le roi de Prusse puisse les lire sur les champs de bataille des environs de Metz.

C'est là que sera le tombeau des armées de Frédéric-Charles, de Steinmetz, de Falkestein; c'est à Metz que Bazaine sauvera la France.

DÉPART DES CORPS FRANCS.

Le 18 août, un jeudi, a eu lieu le départ de 2,000 francs-tireurs allant rejoindre dans les Vosges leurs frères d'armes qui font déjà la chasse aux Prussiens. Ce bataillon est parti de l'Élysée, où il s'était groupé. Il a été formé à Paris, sous la direction du colonel Lafont et du lieutenant-colonel Mocquart. Il est composé de solides gaillards, la plupart anciens soldats, sur la poitrine desquels on voit la médaille militaire. Quelques-uns même portent la croix de la Légion d'honneur. Ce ne sont pas des conscrits, et je crois qu'ils feront aux Prussiens une guerre à laquelle la tactique du grand Frédéric et la stratégie de M. de Moltke ne les a pas habitués. Ils ne tarderont pas à nous donner de leurs nouvelles et sous peu ils feront plus parler d'eux que les ulhans bavarois.

Leur costume est simple, léger et admirablement adapté à la vie de *guerilleros* qu'ils vont mener dans les montagnes de l'Alsace. Ils portent le chapeau de feutre mou, une vareuse de couleur sombre, serrée à la taille par un ceinturon en cuir, un pantalon de drap à bandes rouges, et des guêtres. Leur armement est tout ce qu'il y a de plus strict : une excellente carabine chassepot et une cartouchière bien garnie. Avec cela, ils seront bientôt les rois des Vosges, et chaque Prussien allant ou revenant devra leur payer tribut; seulement ce tribut est un peu lourd, il faudra le payer de la vie.

LES ÉPISODES RÉTROSPECTIFS.

Le crayon ne marche pas aussi vite que le télégraphe. Si notre impatience patriotique souffre du manque de dépêches, elle est forcée d'être tolérante pour le retard que nous mettons à reproduire les documents qui nous arrivent du théâtre de la

guerre. Les routes sont coupées, le service de la poste est intercepté ou obligé à de longs détours.

Nos croquis nous arrivent quand il plaît à Dieu, et il n'est pas étonnant que souvent les épisodes les plus émouvants d'un combat ne nous parviennent qu'une semaine après qu'ils se sont produits. Comme nous, nos lecteurs doivent en prendre leur parti, persuadés que nous ne les frustrerons d'aucun document authentique destiné à retracer les grands faits de la glorieuse campagne de 1870.

Aussi nous ne craignons pas aujourd'hui de revenir sur les batailles de Wissembourg, de Forbach et de Reichshoffen, qui, vu la rapidité des événements qui se précipitent, sont déjà de l'histoire.

Nous revenons donc sur le passé pour retracer les exploits de ces courageux paysans de Wissembourg qui n'ont pas craint de faire le coup de feu contre les Prussiens, alors que ceux-ci traversaient leur village. Ils tiraient des fenêtres, ils tiraient des soupiraux de la cave, par la porte entr'ouverte, sur les soldats du roi Guillaume qui venaient pour les rançonner, les insulter, leur enlever leurs biens et leur honneur. Ils se sont défendus. C'était un crime aux yeux des juges de Berlin, qui, sans nulle forme de procès, les ont fusillés, leur curé en tête.

Ceux qui n'ont pas eu le courage ou qui n'ont pu prendre un fusil et s'en servir contre l'envahisseur, ont quitté leur village, emportant leur mobilier, traînant leur bétail, emmenant leurs femmes, leurs vieillards et leurs enfants. Ces tableaux sont navrants. C'est la guerre, dira-t-on. Oui, mais la guerre faite par une nation qui ne connaît de la civilisation que la cruauté, la brutalité dans l'hypocrisie.

Au lieu de regarder ces misères attristantes, j'aime mieux suivre des yeux et du cœur ces intrépides cuirassiers de Reichshoffen qui chargent bride abattue cette forêt dont chaque arbre cache un Prussien à l'affût.

Mac-Mahon a déjà perdu la bataille. Ses munitions sont épuisées, les secours qu'il attend n'arrivent pas, et l'ennemi, toujours plus nombreux, criblé ses bataillons décimés. Cependant il veut sauver les débris de sa petite armée. Pour cela, il faut sacrifier sa cavalerie. Le duc de Magenta fait venir les cinq colonels, Girard et Tripard, des 2^e et 6^e lanciers, la Rochère et Wertermann des 8^e et 9^e cuirassiers et le colonel du 10^e de dragons. Le désespoir dans le cœur, mais l'âme toujours virile, le maréchal demanda à ces braves le sacrifice qu'il attendait d'eux. Il leur fit un suprême adieu, et d'une seule voix tous répondirent : « En avant ! » La ca-

valerie chargea les Prussiens. Les cuirassiers, renouvelant à Reichshoffen les exploits des cuirassiers de Waterloo, traversèrent les lignes ennemies pour se reformer en arrière et charger de nouveau. Hommes et chevaux tombaient sous les balles prussiennes; les escadrons étaient décimés; ils se reformaient pour charger encore.

« Il faut charger, toujours charger, mes enfants, répétait Mac-Mahon. »

Un colonel s'approche du maréchal et lui dit : « Dans l'état où nous voilà réduits, charger encore, c'est la mort certaine, vous ne l'ignorez pas. » Mac-Mahon, haussant légèrement les épaules, murmura : « Qu'importe, colonel..., mais d'abord embrassons-nous. »

Le régiment s'élança au galop, et fit encore trois charges successives.

Après la troisième charge, il restait huit cuirassiers.

L'armée vaincue était sauvée.

À côté de ces héroïques cuirassiers aux impétueuses attaques peuvent bien se ranger ces huit soldats du 8^e de ligne, qui ont eu le froid courage de porter, du plateau de Spickeren à Forbach, à une distance de six kilomètres, et sous la mitraille prussienne, leur lieutenant-colonel blessé. Ici l'enthousiasme était tombé, la défaite était encore chaude, la nuit était venue, il était neuf heures du soir. L'héroïsme était sans éclat. Ces huit braves fantassins n'en ont pas moins fait leur devoir. Leur dévouement se perdait dans l'ombre. Il n'était éclairé que par les leurs sinistres des batteries prussiennes, qui tonnaient encore.

M. L. de Natat, notre correspondant, passait là au moment où ces hommes accomplissaient leur généreuse tâche et son crayon, qui a autant de cœur que d'habileté, a sauvé de l'oubli cet acte de modestie sublime. Sans lui, on ne parlerait plus aujourd'hui des huit braves pionniers du 8^e de ligne, héros ignorés du combat de Forbach.

MAXIME VAUVERT.

LES PLACES FRANÇAISES

(Suite)

PHALSBOURG.

Phalsbourg, chef-lieu de canton dans le département de la Meurthe, ville forte, place de guerre de troisième classe. Elle est située sur un roc élevé, à l'entrée des Vosges, et défend le défilé de Saverne.

qui tout le monde s'accordait déjà à voir « l'homme du destin. »

Il repassait cette existence, déjà marquée, à trente ans, de tant d'événements prodigieux.

« Il était une fois... » Ainsi devrait commencer cette biographie unique, qui participe du conte et du poème. Il était une fois un enfant qui vint au monde sur un tapis représentant une bataille, d'un père orateur et d'une mère « qui avait fait la guerre. » Cet enfant ne marqua ses premières années par aucun de ces traits qui font crier au phénomène; il fut au contraire silencieux, rêveur; et dans son séjour à l'école française de Brienne, où on l'envoya, il préféra toujours la solitude à la compagnie de ses camarades.

Cet enfant fut vite un homme. — Tout en mangeant des cerises à Valence avec une jeune fille, il remporta un prix de philosophie au concours de l'Académie de Lyon. La Révolution grondait alors sourdement comme un tonnerre lointain, et sans doute il l'écoutait venir en comprimant les battements de sa poitrine; sans doute il se disait que son heure était près de sonner. Il vit, avec le pâle sourire qui lui était habituel, planter le premier arbre de la liberté. Mais quand un homme du peuple s'en vint poser un bonnet rouge sur la tête du roi Louis XVI, il fronça le sourcil, — et il retourna en Corse.

Il retourna en Corse, laissant faire la grosse besogne de la République à ceux qui s'appelaient Robespierre, Marat, Danton. Seulement, comme il fallait un aliment à cette âme de feu, avec une poi-

gnée de ses compatriotes il essaya énergiquement de repousser l'invasion anglaise.

L'heure avançait cependant où son génie allait pouvoir se révéler. Toulon était à prendre. On jeta les yeux sur lui et on en fit un commandant d'artillerie. La gravure a maintes fois reproduit l'arrivée de ce jeune homme maigre et jaune, — la main dans son trop large habit républicain, — parmi les représentants du peuple et les généraux, subjugués par son audace. Dédaigneux et ferme, il balaya l'ineptie et força ses chefs à lui laisser « faire son métier », comme il disait. On se rangea alors en cercle autour de son sang-froid, — et le premier boulet qui s'élança du canon pointé par lui fut le signal qui l'annonça au monde.

Son prestige venait de commencer. Il forme son état-major à la batterie des hommes sans peur; voilà de la graine de ducs et de princes toute trouvée. « Avancez ce jeune homme, — écrit le général Dugommier au comité de salut public, — ou bien il s'avancera seul. »

Après une première excursion en Italie, Napoléon rentre à Paris et refuse un commandement en Vendée. Il attend. Attendre fut son premier secret. Un jour qu'il fallait réprimer une émeute, la Convention le nomma général de l'armée de l'intérieur. Ce fut dans ce poste qu'il put étudier de près la population des faubourgs avec laquelle il se trouva souvent en relations directes. — De cette époque date son mariage avec Joséphine, la veuve du comte de Beauharnais, une des femmes les plus belles et les plus aimables d'alors.

Quelque temps après ce mariage, Napoléon partait pour cette célèbre campagne d'Italie, où il devait jeter les fondements de sa domination, et où devaient être aussi surpassés les plus hauts faits de l'antiquité guerrière. Là, chacun de ses pas est une épopée, — soit qu'il relève le courage abattu de trente mille soldats manquant de tout; — soit qu'en moins d'une semaine il détruise deux armées et s'ouvre un royaume défendu par les Alpes; — soit qu'avec douze cents hommes, et sur une seule menace, il en amène quatre mille à reddition; — soit que tour-à-tour et à la fois capitaine, diplomate, négociateur, il jette l'épouvante dans la cour de Vienne, force le pape à capituler, abat le lion de Saint-Marc, refuse deux millions d'une toile du Dominiquin, ou signe en dernier lieu, au fond d'un modeste village, un traité sans exemple dans les fastes historiques. Magnifique dénouement de ce drame improvisé, qui commença pour les puissances étrangères cette immense stupéfaction de vingt années, et pour la France ce fanatisme d'enthousiasme dont elle ne s'était jamais prise pour aucun triomphateur !

Plus rapide que l'éclair, sa jeune renommée éblouissait le monde à leurs soudaines et précipitées. A peine âgé de vingt-sept ans, il était devenu un demi-dieu pour ses soldats; sa parole heurtée, imagée, allait de rang en rang frapper ces hommes droit au cœur et les transfigurer en géants de la fable. Ils avaient surtout en lui cette foi ardente qui fait accomplir des miracles; et ils auraient marché sur les flots, persuadés qu'à sa voix, comme à celle

Elle a été cédée à la France en 1861 par le traité de Vincennes, et fortifiée par Vauban. C'est devant ses murs que fut arrêtée, au commencement du dix-huitième siècle, l'invasion de l'armée impériale déjà maîtresse de l'Alsace.

SAVERNE.

Saverne, chef-lieu d'arrondissement du Bas-Rhin; cette ancienne place forte, démantelée en 1696, est située sur la Zorn et le canal de la Marne au Rhin, au pied d'une montagne sur laquelle Louis XIV a fait tracer une route.

STRASBOURG.

Strasbourg, ancienne capitale de l'Alsace, aujourd'hui chef-lieu du département du Bas-Rhin, est une ville de 80 000 habitants, située au confluent de l'Ill et de la Bruche, dans la vallée que forment les Vosges et la Forêt-Noire, à 4 kilomètres du Rhin.

Place forte de première classe, Strasbourg présente un formidable système de défense, composé d'une enceinte bastionnée à double rempart, de deux ouvrages à cornes, de plusieurs autres ouvrages extérieurs et d'une citadelle. Celle-ci, construite par Vauban, sur le côté oriental de la ville, est liée à la place par deux communications; elle forme un pentagone, et se compose de cinq bastions et de cinq demi-lunes. Les casernes sont de solides édifices en pierre, ayant de belles cours en parties plantées d'arbres; elles peuvent, avec la citadelle, loger 10,000 hommes et 1,500 chevaux.

L'arsenal, l'un des plus grands de France, comprend des magasins, des hangars, des chantiers de construction, situés sur les deux côtés de l'avenue de la citadelle. La fonderie de canons, mise en régie militaire depuis 1823, peut exécuter annuellement, en raison de douze heures de travail par jour, une commande de 300 bouches à feu de tout calibre.

On entre dans la place de Strasbourg par sept portes. Elles n'ont en général rien de remarquable, au point de vue de l'art. La porte Nationale, autrefois porte Blanche, reconstruite au xv^e siècle, se compose d'une tour intérieure dont la porte est surmontée d'une énorme gueule de lion en meurtrière et d'une tour extérieure. La porte de Pierre fait partie de l'enceinte depuis 1394. Les tours de toutes les portes étaient des tours d'observation.

Les députés de Strasbourg tenaient aux diètes le premier rang, et sa bannière marchait à côté de celle de l'Empire.

Erasmus comparait cette république à celle de Platon, disant qu'il y avait une monarchie sans tyrannie, une démocratie sans confusion, une aristocratie sans faction. Sa charte constitutive date de 1482. Le serment de l'observer était renouvelé chaque année, et cet usage se perpétua jusqu'à la révolution française. En 1463, Strasbourg s'allia avec les Suédois, et par les conseils de Gustave Horn, ajouta seize bastions à ses fortifications. Après le traité de Westphalie, il lui devint difficile de se maintenir entre la France et l'Empire; la guerre ayant éclaté, Louis XIV fit approcher, en 1681, une armée de ses murs. Une capitulation, sans doute préparée à l'avance, plaça Strasbourg sous la souveraineté de la France, à qui la paix de Riswick en adjugea définitivement la possession, en 1697. Mais la ville conserva ses privilèges, sa religion et ses lois.

Dans tous les dangers de la patrie, les citoyens de Strasbourg ont vaillamment payé de leurs personnes.

On n'oubliera jamais le siège que sa seule garde nationale soutint avec tant de succès en 1814 contre les armées de la coalition.

CHARLES JOLIET.

('A continuer.)

TYPES DU CAMP SAINT-AVOLD

Juillet 1870.

Nous n'y sommes plus hélas! à Saint-Avold mais tous les campements se ressemblent, et les types que nous avons observés là-bas diffèrent peu de ceux qu'on rencontre aujourd'hui entre Metz et Verdun.

Voici d'abord

LE LIEUTENANT

Pantalon dans les bottes. Tunique sans épauettes, avec double galon sur le parement, petit sac de cuir au côté, képi avec mouchoir de poche en guise de couvre nuque. N'en déplaise aux coquets qui se payent des couvre-nuque complets à l'anglaise, ceux-ci valent mieux; insérés sous la coiffure, ils absorbent la sueur et s'enlèvent comme ils se mettent, en un tour de main..

A côté du lieutenant, remarquez cet

AIDE-MAJOR

Guêtré de blanc, ceint d'un sabre d'occasion qui doit remplacer une épée perdue. Giberne incluse

dans un étui cramoisi à boutons blancs (la pourpre de la science). Grand air de jeunesse, tempéré par un profil anguleux et par une paire de lunettes.

LES CANTINIERS

Tous trois sont de la cantine. L'homme, vieux chevronné, conjoint à cette belle fille en grand paletot, tient courtoisement la bouteille et le panier aux provisions. Entre eux, une petite coquette dont le chaperon à la Lamballe et le *puncho* rayé ont je ne sais quel air de boulevard. Au fond, la voiture de la cantine, avec chargement à l'arrière. Un canard en cul-de-lampe. J'aime le simple chapeau ciré de cette cantinière. Cela me console des castors à plumes et à glands dont la garde abuse.

LES REPORTERS AU TÉLÉGRAPHE

Ils affluent, au grand désespoir du directeur, que les journalistes empêchent de dormir. Mais le moyen de résister à cette colonne imposante? En tête, le reporter vraiment guerrier. Chapeau mou, ceinture de maroquin rouge, grandes bottes. Derrière lui, le reporter gentleman. Au besoin, il change de faux-col sous le feu de l'ennemi.

CHASSEUR A SA TOILETTE

Phœbus sourit à l'horizon. C'est l'heure des ablutions matinales. Ce chasseur vient d'ôter ses bottes, — jouissance ineffable à la guerre! — et va prendre un bain de pied dans ce petit ruisseau, à l'ombre de ces vieux saules qui se rangent si volontiers autour des prés lorrains. — Calotte d'écurie, pipe à la bouche, dolman sur l'épaule, air aussi satisfait que s'il connaissait la chanson :

Quand on fut toujours vertueux
On aime à voir lever l'aurore.

L'ABREUVOIR.

Un lieu fort important, je vous le jure, que cet abreuvoir! Nos cavaliers s'y rendaient de quatre kilomètres à la ronde, car la sécheresse exceptionnelle de cette année, avait arrêté les cours d'eau environnants. Deux fois par jour, tout notre monde courait aux fontaines de Saint-Avold, officiers en tête. Tenue *ad libitum*. La veste et la chemise étaient reçues comme le dolman. Tout était au mieux pour les premiers arrivés. Les autres attendaient leur tour, exactement comme ceux qui viennent en ce moment chercher de la monnaie à la Banque.

Mais quelle poussière sur les routes, bon Dieu!

Au retour, hommes et chevaux n'avaient pas fait cent mètres qu'ils avaient déjà le gosier sec.

un autre Moïse, les flots allaient s'entrouvrir pour livrer passage!

Paris imita les soldats, Paris se jeta sous le drapeau de Bonaparte. Mais celui-ci n'accepta de ces honneurs que tout juste ce qu'il lui en fallait pour attendre, — car il attendit encore. Il se déroba aux acclamations qui le poursuivaient dans les rues et dans les théâtres, et courant au-devant des désirs jaloux du Directoire, il tourna ses regards vers l'Égypte, et partit bientôt pour cette expédition glorieuse, dont le projet était sans doute éclo dans sa lecture des conquêtes Dioclétiennes. La brillante majesté du désert attirait ses pas; celui qui avait fait élever un monument à Virgile devait aspirer à relever les statues enfouies des Pharaons et à planter l'étendard français à côté des aigles égyptiennes. Ses deux ennemis furent le soleil et la mer. Ils ne l'empêchèrent pas pourtant d'imprimer son pied sur le Mont-Thabor, et d'étonner une galerie homérique de quarante siècles au spectacle d'un combat de dix-neuf heures qui restera comme la consécration éternelle des armes de la France!

Mais le dernier moment de la République était venu; un gouvernement débile s'affaissait. Bonaparte se hâta d'accourir à Paris. Cette fois, son ambition laissa tomber ses voiles. Après avoir joué une adroite partie du 18 brumaire, il s'installa aux Tuileries; — et, pendant la première nuit qu'il y passa, on raconta que le talon de sa botte ne cessa de retentir jusqu'au matin sur les parquets sonores du palais de la monarchie.

Voilà donc premier consul! Il avait trente

ans. Les pompes et les fêtes, dont la nation se plaisait à l'entourer, n'avaient point entamé sa nature spartiate. Il savait la valeur des vanités, et regardait une ovation plutôt comme un moyen que comme un but. Il comptait avec l'enthousiasme, et lisait une victoire prochaine dans les acclamations qui saluaient sa voiture attelée de six chevaux blancs.

Cependant, il ne faudrait point croire pour cela que l'âme de Bonaparte se tournât exclusivement et impatientement vers la guerre. Il avait souvent rêvé la paix universelle; plusieurs fois il essaya des ouvertures avec le cabinet de Londres. « La guerre qui, depuis huit ans, ravage les quatre parties du monde, doit-elle être éternelle? N'est-il donc aucun moyen de s'entendre? » écrivait-il au roi d'Angleterre.

C'est cette période qui délimite le commencement de ce récit.

Le palais des Tuileries, « triste comme la grandeur, » n'était pas la seule habitation du Premier Consul. Depuis deux ans environ, Joséphine avait acquis pour lui le superbe domaine de la Malmaison, qu'elle devait si considérablement embellir.

Bonaparte y venait régulièrement passer la soirée du nonidi, la journée du décadi et la matinée du primidi, c'est-à-dire le samedi, le dimanche et le lundi de chaque semaine.

C'était dans cette délicieuse propriété, — et quelquefois aussi dans les environs, comme on vient de le voir, — qu'il aimait à promener ses rêveries.

La bonne Joséphine l'avait souvent prié de ne pas

dépasser l'enceinte du parc; mais il se jouait de ses anxiétés et se plaisait à dépister les serviteurs envoyés à sa recherche.

Ce jour-là devait être compté au nombre des plus alarmantes escapades de Bonaparte.

Il approchait de la Malmaison, par la grande route, avec le compagnon que le hasard lui avait donné, lorsqu'il vit venir au-devant de lui une dizaine de personnes.

— Quand je vous le disais! dit-il en riant à Chanvallon.

Chanvallon ne répondit pas, mais il eut comme un soupir de soulagement en apercevant cette petite troupe.

Le Premier Consul s'arrêta délibérément devant lui, et lui dit avec une intention moqueuse :

— A présent que vous devez être parfaitement rassuré sur ma personne, monsieur Chanvallon, recevez mes remerciements..... et mes adieux.

Chanvallon ne bougea pas.

Il dit :

— Vos remerciements sont de trop, général... je n'ai fait que ce que je devais faire. Quant à vos adieux...

— Eh bien?

— Vous pouvez les ajourner, car, moi aussi, je vais à la Malmaison.

— Comment?

— Je suis un de vos invités.

CHARLES MONSIELET.

(La suite au prochain numéro.)



Journée du 6 août. — Le soir après le combat de Spikeren, des soldats du 8^e de ligne transportent à six kilomètres leur lieutenant-colonel, blessé grièvement. — (D'après le croquis de M. L. de Nabat, notre correspondant.)

Journée du 6 août. — Le soir après le combat de Spikeren, des soldats du 8e de ligne transportent à six kilomètres leur lieutenant-colonel, blessé grièvement. — (D'après le croquis de M. L. de Nabat, notre correspondant.)



Les cantinières.

Le lieutenant.

L'aide-major.

Chasseur à sa toilette.



Les artilleurs.

Le cuisinier.

Les hohéméens.

Souvenirs du camp de Saint-Avoid. — (D'après les croquis de M. Lorédan Larchey.)

L'abreuvoir.

MARCEL BISEVILLE

LES BOHÉMIENS.

Ils ne sont pas rares dans ce pays de montagnes. Le pays de Bitche qui n'est pas loin, leur fut ouvert quelque temps comme lieu d'asile et leur servit de seconde patrie. Toujours nomades néanmoins, toujours crépus, toujours bruns de peau, avec des yeux qu'on n'oublie pas... Et surtout toujours brocanteurs de quelque chose ou voleurs de n'importe quoi !

Ces deux petits bonshommes ont saisi avec empressement l'occasion de coiffer des képis de réforme trop grands pour leurs têtes. Leur digne grand'maman est entourée de paires de souliers qu'elle achète aux uns pour revendre aux autres.

Dans le fond, leur arche de Noé, voiture de saltimbanque, peinte en bleu clair. Le cheval malgré brouté dans le fossé voisin.

LE CUISINIER.

Il fourre du bois sec sous la marmite. Une grande affaire que ce bois sec ! On le trouve plus facilement dans la palissade du voisin que sur les arbres de la route.

Aussi ne s'en fait-on pas faute. La marmite bout au repos sur trois pavés. En montant le long de la colline, les dormeurs s'allongent sous la tente-abri. D'autres chroniquent non loin des faisceaux. Vous ne sauriez croire combien on bavarde au camp. Il y a là des commères dignes d'une sous-préfecture.

ARTILLEURS.

Ce brave servant à pied, cherche quelque repos sur les marches d'un perron; son *bibelot* repose au premier plan. Sa giberne ramenée sur le côté, sa coiffure renversée en arrière, son air méditatif montrent assez qu'il réfléchit au vicissitudes de la guerre ou au temps nécessaire pour que la soupe soit mangeable.

Car l'installation de la batterie est très-provisoire. Ces pièces que vous voyez, sous la protection de la sentinelle, bordant l'autre côté de la route, rouleront dès que les attelages auront pris le repos nécessaire.

LORÉDAN LARCHEY.

COURRIER DU PALAIS

En ce moment les causes importantes se cachent et attendent, je vois bien qu'il me faut me résigner à voir le palais de justice par son côté politique ou guerrier et, pour cela, on ne saurait être mieux placé qu'au conseil de guerre.

Avant-hier, devant le 1^{er} conseil de guerre de Paris, comparaissaient cinq individus accusés d'attentat contre la sûreté de l'État, et de complicité dans plusieurs assassinats et tentatives d'assassinat. C'est la première catégorie des émeutiers qui ont envahi la caserne de la Villette, le dimanche 14 août, qui ont tué un sergent de ville et une enfant qui passait, qui ont tiré sur les pompiers et en ont blessé deux. Un sixième accusé de cette première série, Alexis Letestu, ouvrier menuisier, a reçu une balle dans la gorge et est encore à Lariboisière; la disjonction a donc été ordonnée à son égard.

Il n'est pas facile de pénétrer dans les salles d'audience du conseil de guerre de Paris, qui sont trespétites et qui, d'ailleurs, sont gardées par une consigne des plus sévères; aussi les curieux s'y prennent-ils de bonne heure, pour venir prendre rang dans la cour; ce jour-là, dès sept heures, il y avait des gens qui se promenaient dans la rue, attendant l'ouverture de la grande porte pour aller faire queue à partir du vestibule. Chacun espérait connaître enfin le secret de cette agression sauvage et quasi-mystérieuse. La presse, bien entendu, était au grand complet, et le conseil lui avait concédé le banc ordinairement réservé aux témoins.

C'est un spectacle qui frappe tout le monde, que celui d'un tribunal militaire. Là, les formes, bien que l'on soit porté à supposer le contraire, sont plus minutieusement observées que dans les tribunaux civils, tant on craint de manquer à la loi: le silence est profond, l'auditoire est immobile. La

séance était présidée par M. Boutier, colonel commandant la première légion de gendarmerie, qui a montré un calme et une impartialité remarquables. Dans ces causes politiques où la passion est si facile, ou l'ébullition finit par se produire chez les natures les plus fermes et les plus réfléchies, il est bien rare qu'il ne se produise pas un incident tumultueux, et l'on a pu en voir des exemples devant la haute cour de Tours et devant la haute cour de Blois. Ici, rien de semblable! C'est toujours du même ton de voix, avec lenteur, que M. le président a posé les questions, les répétant, quand il le fallait, attendant les réponses et les écoutant en entier si longuement qu'elles fussent formulées.

Ah! le secret que nous venions chercher nous ne le savons pas encore; les cinq accusés présents ont protesté de leur innocence. Aucun d'eux n'avait été arrêté en flagrant délit sur le lieu théâtre du tumulte; ils avaient été désignés et pris par la foule quelques heures après et reconnus d'une façon plus ou moins positive par les sapeurs pompiers. Robidat, Saint-Hubert et Drest, ouvriers tous les trois, ont invoqué des alibi; les deux premiers ont fait entendre des témoins, patrons ou camarades déclarant que les accusés avaient été vus jusqu'à quatre et cinq heures dans leur atelier et que par conséquent ils n'avaient pu participer à un crime commis à trois heures et demi. Banvoust, un homme de 54 ans, employé depuis 17 ans au chemin de fer du nord, avait quelque chose de mieux que cela, il avait signé la feuille de présence à six heures à la grille de la gare du nord en quittant son bureau et un de ses collègues était sorti avec lui. Le directeur du personnel de la compagnie est venu en outre déclarer que Banvoust était le plus honnête homme qu'il connut, un employé modèle, d'une exactitude exemplaire, laborieux à ce point qu'après avoir travaillé à son bureau de sept heures du matin à six heures du soir, il va faire des écritures pour des négociants, et il allait en effet à son travail du soir, rue Saint-Martin, quand un passant a eu la malencontreuse idée de trouver qu'il avait une figure de Prussien. On s'est jeté sur lui, on l'a criblé de coups et il s'est trouvé emprisonné ayant perdu sa montre, son argent, son mouchoir et son chapeau.

Puis venait Amilhat, un ancien maître de poste de Pamiers. Pour celui-ci, le débat avait pris une tournure tragique, un seul témoin l'avait reconnu; mais il déclarait que l'accusé avait un chapeau haut de forme et Amilhat a perdu son chapeau dans la bagarre de son arrestation, le pendant de celle de Banvoust; la culpabilité était donc au moins encore douteuse, lorsqu'à l'audience trois sapeurs-pompiers, appelés comme témoins pour des faits relatifs aux autres accusés, déclarent successivement qu'ils croient reconnaître Amilhat :

— Mon Dieu! s'écrie celui-ci, mais regardez-moi donc bien!... Mon Dieu! mon Dieu! Vous vous trompez!

Et Amilhat devenu d'une pâleur mortelle retombe anéanti sur son banc! Lui aussi avait un alibi. Il avait déjeuné chez un de ses amis, qui l'avait laissé à trois heures chez lui en compagnie de sa femme, il devait dîner avec eux. La femme est venue déclarer qu'Amilhat était encore chez elle quand sa portière lui avait appris l'envahissement de la caserne et qu'Amilhat était précisément sorti pour aller voir ce qui se passait. Le mari et la femme déclaraient qu'il était coiffé d'un chapeau blanc en toile à forme très-basse, chapeau remarquable du reste, disaient-ils par sa malpropreté.

C'est un véritable type que l'accusé Amilhat, et son amour-propre a probablement beaucoup souffert quand deux témoins, son ami et un autre de ses compatriotes, M. Théophile Sylvestre, étaient en train de le sauver en traçant son portrait. C'est, ont-ils dit, un homme bizarre, vaniteux, affolé, tellement original qu'on ne peut baser aucun jugement sur lui. Il a été riche, sa famille l'est encore, il s'est ruiné faute de suite dans les idées, et c'est une tête à projets creux, mais c'est aussi le plus honnête homme du monde, incapable d'une mauvaise action quelconque, même sous la pression de la misère. Son ami a même dit: c'est un idiot à figure de brigand! je suis sûr que je le contrarie beaucoup en ce moment; mais je ne suis pas ici pour le flatter!

Et en effet Amilhat était fort contrarié quand il s'est levé pour répondre!... Mais peut-être un peu moins quand le conseil a prononcé son acquittement ainsi que celui de Banvoust.

Robidat et Saint-Hubert ont été condamnés aux travaux forcés pour dix années et Drest, qui avait été vu porteur d'un fusil pris aux pompiers, d'un sabre qu'il brandissait, et cela en compagnie d'individus armés de poignards, n'a pas obtenu l'admission de circonstances atténuantes et a été condamné à la peine de mort.

Lundi, devant le 2^me conseil de guerre présidé par M. Lobelin de Dione, lieutenant-colonel des sapeurs-pompiers, a comparu un officier Prussien, un jeune homme de 27 ans qui dit se nommer Charles Hart.

Il est arrêté dans les environs de Gien; on l'a vu se promener sur les bords de la Loire, prendre des notes, lever des plans; il est parti, à pied comme il était venu, dans la direction de Bourges, puis il est revenu sur ses pas et enfin on l'a arrêté.

Il a commencé par se renfermer dans des dénégations absolues, mais en refusant formellement de dire son nom, d'indiquer d'où il venait et quel était sa destination. C'est un grand jeune homme blond et mince à la tournure militaire qui paraissait très-bien, trop bien informé de tous les faits de guerre. On n'a trouvé sur lui qu'un portefeuille vide, un revolver et cinquante cartouches, un porte-monnaie contenant dix centimes et une photographie-carte représentant deux portraits de femmes. Sur cette carte, étaient écrits au crayon ces mots: « qu'on ne cherche pas à reconnaître mon identité; j'ai assez vécu, je m'ennuyais. »

Était-ce un espion, était-ce un héros de roman à la Werther?

Après de nombreux interrogatoires, il avait avoué qu'il était officier prussien, qu'il se nommait Charles Hart, et qu'il avait sollicité, par pur patriotisme, une mission de son gouvernement pour venir explorer les bords de la Loire et la route de Bourges. Il avait écrit en Prusse deux lettres, dans lesquelles il rendait compte de la configuration du pays, et surtout des dispositions des populations.

Il faut se reporter au roman américain de Fenimore Cooper, intitulé *l'Espion*, pour retrouver quelque chose de semblable. Mais quand nous sommes dans la vie réelle, et trop réelle, Harvey Birch devient moins intéressant et moins vraisemblable. Que l'on donne à sa patrie, — et c'est si facile quand on a l'honneur d'être officier, — son sang, sa vie, ou sa fortune, son dernier centime, quand on est bourgeois, rien de mieux; mais son honneur?...

Devant le conseil de guerre, Charles Hart, ou celui qui a pris ce nom, a quelque peu modifié ses aveux: il avait quitté l'armée avant la déclaration de la guerre, dit-il; il avait cherché à se faire une position à Londres, et n'y pouvant réussir, il passait par la France pour aller s'établir en Suisse. On l'a mal compris; il a écrit, non pas à son gouvernement, dont il n'a reçu aucune mission, mais à ses parents, à qui, comme touriste, il a raconté ce qu'il voyait sur son chemin. Cette photographie, on la lui a donnée, et la note au crayon n'est pas de sa main.

Après avoir ainsi combattu l'accusation par de froides et tranquilles explications, il a entendu, impassible, prononcer contre lui une condamnation à mort.

Le conseil de révision aura probablement, demain mercredi, à statuer sur le pourvoi de Drest et sur celui de Hart.

Aujourd'hui, une seconde série d'accusés dans l'affaire de la caserne de la Villette comparait devant le 1^{er} conseil. Je vous quitte pour aller à l'audience.

PETIT-JEAN.

CHRONIQUE MUSICALE

LA TROMPETTE

La semaine dernière, croyant bien faire et nous tenir dans le courant des idées du moment, nous avons tenté une esquisse historique du tambour. En prenant aujourd'hui la trompette pour sujet de

nos recherches, nous ne faisons que donner un pendant à ce premier crayonnage.

Comme le tambour, la trompette est un télégraphe sonore qui, au milieu du fracas des armes à feu, sert à transmettre aux soldats les ordres de leurs chefs. Elle a aussi sur l'organisme humain une action excitante en raison de la nature des sons qu'elle émet :

Car quand on ouyt clairons sonner
Il n'est courage qui ne croisse,

dit François Villon dans son *Archer de Bagnolet*. Mais ce n'est guère le lieu et ce n'est point le temps de philosopher sur l'état d'âme où nous mettent les sons d'un instrument comparés à ceux de tel autre.

Remarquons cependant que Villon parle du clairon et non de la trompette. Il est vrai que le clairon et la trompette sont proches parents; encore convient-il de ne pas les confondre. Dans l'armée française, le clairon est réservé à l'infanterie et la trompette à la cavalerie.

Les Romains avaient deux instruments analogues: le *lituus*, qui appartenait à la cavalerie, et le *cornu*, dont se servaient les légions d'infanterie.

Le buccin était fait d'une coquille de mer à laquelle était adaptée une embouchure. « Ce fut Tyrrhæus — rapporte Hygin — qui inventa la trompette. Ses camarades vivaient de chair humaine, ce qui fait que les habitants du pays prirent la fuite et s'en allèrent de côté et d'autre. Tyrrhæus, pour les obliger de revenir, voyant un de ses camarades mort, perça une coquille et se mit à sonner avec cet instrument pour rappeler les gens du village, et leur faire voir qu'ils enterraient les morts et ne les mangeaient pas. Cet usage s'est conservé parmi les Romains, et encore aujourd'hui quand quelqu'un meurt, les trompettes sonnent pour convoquer les amis, afin qu'ils rendent témoignage qu'il n'est mort ni par le fer, ni par le poison. »

Cette légende est peut-être de quelque intérêt, mais laissons là les Grecs et les Romains, car il peut arriver que leur seul nom déplaît pour exhaler je ne sais quelle odeur de collégé et de pensum.

Au moyen âge, les gens de guerre sonnaient de l'oliphant, sorte de trompe creusée dans une défense d'éléphant, ou bien du bugle, lequel était fait d'une corne de buffle. Cependant on faisait aussi des trompettes de métal; celles dont Charles V se faisait précéder étaient d'argent.

Ce fut sous Louis XII qu'un Français, du nom de Maurice, donna aux trompettes la forme qu'elles ont conservée jusqu'à nos jours.

Quant au clairon, il existait au XVI^e siècle, et Rabelais, qui en parle souvent, se garde toujours de le confondre avec la trompette. Il les nomme chacun par leur nom.

Écoutez d'ailleurs l'énumération des instruments de musique militaire qu'il fait dans son chapitre du combat des Andouilles: « Puis souldain Pantagruel retourne et nous assure avoir à gauche découvert une embuscade d'Andouilles le long d'une petite colline, furieusement en bataille marchants vers nous, au son des vezes et piboles, des gogues et des vessies, des joyeux pifres et tabours, des *trompettes et clairons*. »

La trompette dont on se sert aujourd'hui dans la cavalerie ne peut sonner que dans un seul ton qui, sauf erreur, est celui de *re*. Celle de l'orchestre se met au ton que l'on veut par l'addition de tuyaux plus ou moins longs. Ces tuyaux, qui justement s'appellent *tons*, ont été inventés vers le milieu du siècle dernier par un Hanovrien.

Pendant quelque temps, on s'est aussi servi dans les orchestres de trompettes à clefs qui étaient d'une grande justesse, mais qui donnaient des sons un peu sourds. C'est vers 1823 que les frères Gambatti en ont introduit cet instrument au Théâtre-Italien de Paris.

Depuis, on a renoncé à la trompette à clefs et délaissé aussi la simple trompette que remplace comme il peut le cornet à piston.

La trompette, qui avait déjà été jouée sur le théâtre par des musiciens en costume, fut installée définitivement dans l'orchestre de l'Opéra, par Lulli, en 1674.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE

Nous avons fait étape à Trouville. Les belles dames qui posent aujourd'hui en gravures de modes sont celles qui ne tremblent pas pour leurs fils et qui n'ont pas à cœur l'honneur de la France. Que de belles toilettes se cachent et n'osent pas se montrer! On fait de la charpie le soir au Casino. Toutes les petites tables sont occupées par les mêmes charmantes femmes qui dansaient si bien alors que la France n'était pas en danger.

Notre mission de chroniqueuse de modes est donc très-stérile aujourd'hui. La mode fait relâche. Elle attend les triomphes de la France pour donner à ses tissus et à ses nouveaux costumes le nom de chaque victoire. La nuance tricolore a un grand succès de patriotisme dans nos premières villes d'eaux et sur nos plages maritimes, telles que Dieppe, Boulogne et Trouville. Il n'y a aucune mode typique, si ce n'est beaucoup de blanc et de noir.

Avec les toilettes blanches et noires, on porte un chapeau marin en paille noire orné de feuilles blanches, avec cocarde blanche et noire. — Les petits châles doubles très-courts à la *paysanne*, comme nos grand'mamans en portaient, garnis de dentelle flamande, vont avoir un certain cachet d'élégance pour la saison d'automne. La maison Leborgne en prépare de charmants, car cette première maison de lingerie ne s'en tient pas exclusivement aux trousseaux et aux layettes. Elle confectionne dans ses ateliers de couture de très-jolis costumes qui font genre et nouveauté. La maison Leborgne s'applique surtout à faire très-simple, et ses créations n'en ont que plus de mérite. Citons deux toilettes de chapeau. La première, en mousseline blanche rayée noir, avec première jupe garnie de trois volants en biais surmontés d'une tête traversée par un velours noir. La seconde jupe fait tunique bouillonnée sur les côtés et retroussée derrière avec volant et velours noir tout autour. Sur le corsage, bretelles de velours noir.

Très-sérieusement la crinoline a vécu. C'est en vain que nous en cherchons les vestiges; elle a changé d'attribution et de nom. Elle s'appelle *ministre*. La *ceinture Régente* reste seule invariable dans sa coupe et dans sa forme, *MM^{mes} de Vertus sautés*, ayant tenu dans leurs doigts d'artistes, le ciseau de Clésinger, avant d'avoir modelé le satin, la moire et le coutil. La ceinture Régente, en remplaçant le corset, a rendu de très-grands services à la santé et à l'élégance. Le corset était une cuirasse, tandis que la ceinture Régente est un tuteur.

Une parfumerie hygiénique et réparatrice est de toute utilité urgente au bord de la mer. Il est un moyen infailible de rester le visage découvert et de conserver son coloris frais et rose, en faisant usage journallement du Lait de Cacao, préparé par M. Delettretz, directeur de la parfumerie du Monde élégant. Ce lait de cacao blanchit la peau, la rafraîchit et lui sert à la fois de cold-cream et de fard naturel.

La plupart des produits de la parfumerie du Monde élégant ont les mêmes avantages thérapeutiques, tels que l'eau de cologne du Grand-Cordon, la maréchale de toutes les eaux de Cologne. La crème aux lys des vallées, le plus efficace de tous les cold-cream; les savons des souverains, aux armes de toutes les puissances; les savons de thridace à tous les parfums et à toutes les fleurs.

La pommade du monde élégant; et le bouquet aux fleurs des champs, tous les produits extra-fins de la parfumerie du monde élégant, sont collectionnés dans une boîte spéciale, qu'on peut demander, rue d'Enghien, à M. Delettretz.

Rien ne blanchit plus les cheveux que l'insomnie et l'inquiétude; on peut heureusement les recolorer avec l'eau de la Floride, qui leur rend graduellement leur nuance primitive, qu'ils aient été blonds, bruns ou châtains. Le même flacon, c'est-à-dire la même eau opère sur toutes les teintes, ce qui prouve plus authentiquement encore que nous ne pourrions le dire, que l'eau de la Floride n'est pas une teinture, mais une eau vivifiante et recolorante, dont la source est aussi inépuisable que les flots de la mer, et qui

coule toujours abondante et généreuse, rue de Richelieu, au coin du boulevard Montmartre.

Nos lectrices nous tiendront compte de ce courrier, qui ne contient rien de nouveau en fait d'élégance. Tous les cœurs et tous les esprits sont tournés vers la France. Pensons aux soldats blessés avant de penser à nous-mêmes. La charité est aujourd'hui la plus belle parure de la femme, et celle qui lui sied le mieux.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Congrès international des échecs

A BADE

Malgré la guerre, le Congrès international des échecs a tenu ses séances à Bade, du 18 juillet au 5 août. Comme il est bien facile de le comprendre, il n'a pu avoir tout le développement et l'éclat qu'on devait en espérer. Un grand tournoi a eu lieu, auquel avaient été conviés les plus célèbres joueurs de l'Europe. Dix champions seulement ont répondu à l'appel et se sont disputé le prix de 3,000 francs offert par l'administration de Bade, et deux autres prix formés avec le montant des entrées. A côté de la lutte sanglante, la lutte pacifique. Laquelle est la plus sage? Les torrents de sang prouvent-ils quelque chose de plus?

Dans la liste des concurrents, nous avons le regret de ne voir aucun nom français, et pour cause. C'étaient MM. Andersen, Blackburne, Minkwitz, Neumann, Paulsen, Rosenthal, Stern, Steinitz, de Vere, Winaver, tous bien connus dans le monde des échecs. Chaque combattant avait à faire deux parties avec chacun de ses adversaires, et le nombre des victoires remportées devait désigner les vainqueurs du tournoi. Le premier prix a été gagné par M. Andersen qui est habitué depuis longtemps à de pareils triomphes, le second par M. Steinitz, et le troisième partagé entre MM. Blackburne et Neumann.

M. Kolisch, secrétaire du comité, à qui nous devons ces renseignements et qui s'est abstenu de la lutte, ce qui a dû être un grand soulagement pour les autres, se propose de publier au nom du comité organisateur, le « Livre du Congrès d'échecs de Bade » qui contiendra les parties jouées et autres incidents du Congrès.

P. JOURNOUD.

En vente à la librairie E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français, Paris.

CODE MUNICIPAL. — Droits et devoirs des conseillers municipaux, des maires et des administrés, par M. JULES LE BERQUIER, avocat à la cour impériale de Paris.

Un beau volume in 48 jésus. — Prix : 3 fr. 50 c.

De la théorie la plus élevée et la plus nouvelle sur l'origine et le droit des communes, développée dans une brillante introduction qui parut sous forme d'étude dans la *Revue des Deux-Mondes* M. Jules Le Berquier est descendu à la pratique usuelle à l'A B C de chaque chose, et il montre à quelles conditions on est un bon maire, un bon conseiller municipal, un bon citoyen. C'est là tout à la fois un guide pour les administrateurs et un moyen de contrôle pour les administrés.

CARTE DU THÉÂTRE DE LA GUERRE, la seule spécialement faite pour suivre les opérations militaires, par Sagansan, géographe de l'Empereur. Prix : 2 fr.

LA MARSEILLAISE

pour chant et piano. Prix, franco : 4 fr.

Le Chant du départ, pour chant et piano. Prix, franco : 4 fr.

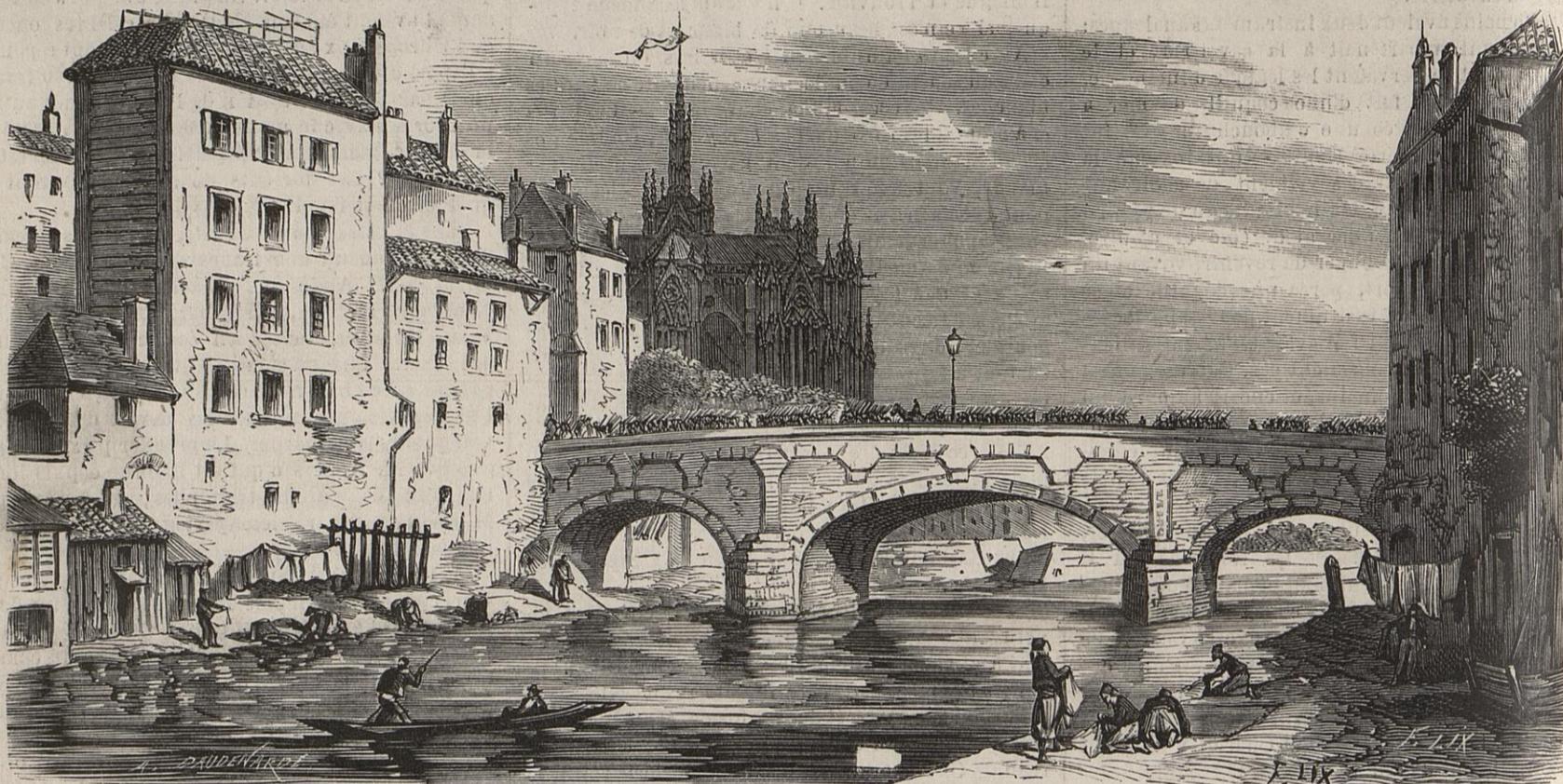
Le Vengeur; — Roland à Roncevaux, avec le refrain : *Mourons pour la patrie!* par Rouget de Lisle. Prix, franco : 50 c.



Voiture de dépêches poursuivie par les uhlands.



METZ. — Le colonel de Galiffet à la tête d'une reconnaissance de chasseurs.

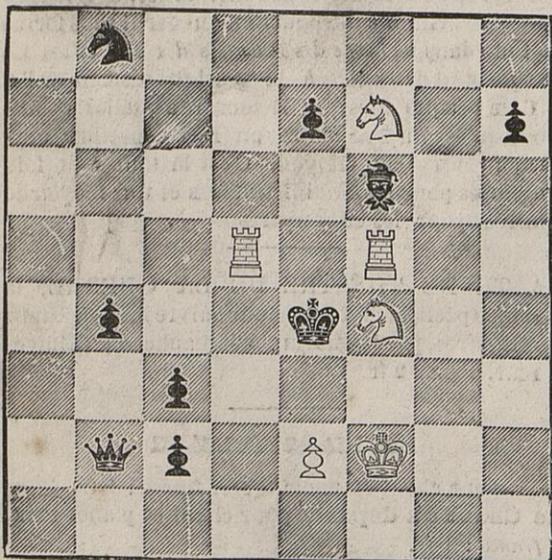


Entrée des francs-tireurs lorrains à Metz. (Voir le Bulletin de la guerre.)

ECHES

PROBLÈME N° 346

COMPOSÉ PAR M. H. MEYER



Les blancs ont mat en quatre coups.

Solution du problème n° 344.

- 1. C 5 D
- 2. T pr. P, échec
- 3. D 3 ou 7 D pr. P, échec et mat.

(A)

- 1. R pr. C (A)
- 2. T pr. T (x)
- 1. T 3 C, échec

(x)

Si R pr. T, 3 D pr. P, échec et... pas de mat!! e pion noir avancé deux pas et couvre l'échec. Cette simple réponse vicie le problème, Erreur bien surprenante de la part d'un auteur à qui nous devons tant de compositions remarquables. La suppression du pion noir 2 D, ou sa conversion en pion blanc, ne rectifierait pas la position, attendu qu'après le second coup T pr. P, échec; le roi noir, en se retirant à 3 D, éviterait le mat.

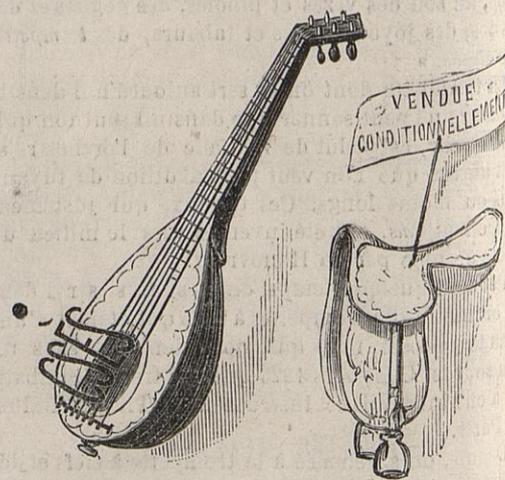
Solutions conformes : MM. Quéval, à Fauville; Stienon de Meurs, à Liège; Ledden Fisseb et Kywedol Neortic, Miciel Penha; baron de Bertaut, à Hagetmau; Mortje et L. Blog; Sannel-tje-Fransman; M^{me} L..., à Saint-Cyr; G. Saturnin, à Saint-Germain-Lembron.

P. JOURNOUD

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes.
Petits éléments des Codes français, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.
 Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévisé, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Assieds-toi en haut; mais regarde en bas.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.